

UN GRAND CONCOURS « ÉLECTRIQUE » !

# L'ÉCRAN

LE MOINS CHER  
DE TOUS

12<sup>F</sup>

LES HERBOS  
DE CINÉMA

*français*

N° 156 - 22 JUIN 1948

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



RENÉE FAURE, TELLE QUE LA VOIT FERNAND LEDOUX... (Voir page 11)

(Photo Roger FORSTER)



## LES COIFFURES "48" CHEZ PIERRE & CHRISTIAN "Faubourg Saint-Honoré"



- CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soignée, agréable.
- CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède par PIERRE ET CHRISTIAN.
- CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de la Coiffure. PIERRE ET CHRISTIAN vous offrent aussi une sélection de postiches « 48 ».
- A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 28-06.  
A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VELEZ.

## Découverte du Cinéma

\* DEUX VAMPIRES font, depuis la Libération, le tour des C. C. : celui de Carl Dreyer (*Vampyr*) et celui de Jean Painlevé (*Le Vampyre*). La semaine dernière, c'est au C. C. du Vésinet qu'ils rendaient visite.

A l'issue des projections, notre ami Emile Grêt, rédacteur en chef de Ciné-Suisse, vint parler de Dreyer et de sa conception du cinéma. Après avoir fait l'éloge du maître danois, Grêt déclara : On ne peut juger Dreyer sur cette œuvre : l'esthétique de celle-ci ne s'accommode pas d'un film d'épouvante. Et ce Vampyr, il faut bien le dire, a vieilli, si on le compare à cet authentique chef-d'œuvre du même auteur qu'est *Le Maitre de logis*.

Et comme Emile Grêt est intarissable lorsqu'il s'agit de cinéma, de digression en digression il en arriva à parler de René Clair et de John Ford et à conter des anecdotes sur Blasetti, ce dont les spectateurs furent enchantés.

Bientôt (le 29 juin exactement) le C. C. du Vésinet (qui a de prestigieux parrains en la personne de Marcelle Derrien et de Henri Vidal) donnera sa dernière séance de l'année dans ce charmant cinéma de la gare où ont lieu toutes les manifestations du club. Cette soirée sera un hommage à Jacques Feyder, et l'on projettera *Le Kermesse héroïque*. Ajoutons qu'au cours de la séance sera présenté le dernier film de Jacques Loew : *Les Dames du Bois de Boulogne*.

\* MISS C. 48 vient d'être élue, et nous regrettons que le manque de place nous prive du plaisir de publier son portrait, et vous prive d'autant. L'initiative de cette élection revient au C. C. de Colombes, qui la prit au cours de cette grande fête champêtre qu'il organise chaque année.

Rapportons que Miss C. 48 est charmante. Mais les gens de clubs ne sont pas seulement gens de goût, ils sont aussi logiques et ils estiment que la beauté n'est pas un atout suffisant pour les représenter. Il fallait donc que notre miss fit preuve de culture cinématographique. A ce compte, combien de souveraines d'une année résisteraient à l'examen ? Celle-ci sortit victorieuse de l'épreuve et répondit avec une intelligence et d'esprit aux questions que lui posait André Berton, l'actif animateur du C. C. de Colombes, quelle était du même coup un pré-quelque chose pour les futures misses.

\* UNE LETTRE : elle nous vient de Pau, et nous ne pouvons faire moins que

### Pour la défense du cinéma français

Une délégation comprenant dix spectateurs et cinq membres du Comité de défense du cinéma français : MM. Frogerais, Weil-Lorach, Autant-Lara, Froment et Chéreau, a été constituée pour porter au ministre de la Production Industrielle, la motion relative au plan de redressement du cinéma français, votée et ratifiée à l'unanimité lors de la manifestation du 30 mai à la Maison de la Chimie.

Cette délégation a été reçue mercredi dernier à l'Assemblée nationale.

\* LE COMITÉ DE BOIS-COLOMBES POUR LA DÉFENSE DU CINÉMA FRANÇAIS communique :

Vendredi 25 juin, à 21 heures précises, salle du Commerce, 46, rue des Aubépines, à Bois-Colombes, assemblée générale des spectateurs de la région.

De nombreuses personnalités du cinéma assisteront à cette séance, notamment plusieurs vedettes de l'écran. Un programme artistique complètera la séance.

Vous êtes tous cordialement invités.

\* Le 28 juin, aux Nouveautés, à 20 h. 30,

assemblée d'information pour la Production (Techniciens, Travailleurs du film, acteurs) :

BILAN D'ACTIVITÉ DU COMITÉ DE DÉFENSE

nous pouvions vous appuyer financièrement, croyez-vous, cela serait déjà fait. Mais vous savez ce que le terme d'étudiant signifie de gêne pécuniaire, hélas ! (Ici, des éloges à l'adresse de l'Ecran français, que l'homme modeste nous interdit de répéter.) Mais venons au post-scriptum, car c'est celui-ci, malgré sa brièveté, qui justifie que nous parlions ici de cette lettre : Pau, ville déshéritée, ne connaît-elle jamais l'existence d'un C. C. ?

Nous pensions que les Palais sont amateurs de cinéma car nous savons que leur très jolie ville possède plusieurs salles. Souhaitons qu'ils entendent ce vote de leurs concitoyens et le réalisent bientôt.

FILMEAS FOGG.

### LES CINÉ-CLUBS à travers la France

PARIS

MERCREDI 23 JUIN  
C.C. de Paris (21, rue Yves-Toudic) : non communiqué. — C.C. Néo-Art (Musée de l'Homme), 20 h. 30 : Le cinéma latin.

JEUDI 24 JUIN  
C.C. de Colombes (Columbia) : Le couple idéal. — C. Français du Cinéma (Musée de l'Homme) : Un chapeau de paille d'Italie. — 14 Juillet. — Ciné Jeunesse (Marianne), 9 h. 30 : La Jeunesse de T. Edison.

VENREDI 25 JUIN  
C.C. de Suresnes (Albert-Thomas) : Gala Charlot.

PROVINCE

MERCREDI 23 JUIN  
Arras (Palace) : Visages d'Orient. — Châlons-sur-Marne (Vox) : Cinéma et Société. — Aix-en-Provence (Casino) : Au cœur de la nuit. — Rouen (Beauvoisine) : Baron de Münchhausen. — Auxerre : Myra Goldrey ; Guéret : L'Assassinat du Père Noël.

VENREDI 25 JUIN  
Grenoble : Le Puritain. — Reims (Famillal) : En gagnant mon pain. — Roubaix (Ciné-Royal) : 14 Juillet. — Valenciennes (Famillal) : Visages d'Orient. — Boulogne-sur-Mer (Ciné-Théâtre) : Pension Mimosa.

SAMEDI 26 JUIN  
Cempuis : Le Chemin de la vie. — Caen (Trianon) : Zéro de conduite ; Boule de gomme.

LUNDI 28 JUIN  
Chartres (Excelsior) : Good bye Mr. Chips. — Neufmoutiers (Sanatorium) : Une nuit à l'Opéra. — Poitiers (Pax) : Le Million ; Les Deux timides.

MARDI 29 JUIN  
Bourges (Jean-de-Bery) : Les Dieux du stade. — Montargis (Tivoli) : Romorques. — Sète : La Passion de Jeanne d'Arc.

## Pourquoi je ne suis pas allé voir les deux "BARBIER DE SÉVILLE" opéras-comiques filmés

LE film sonore était encore dans la fraîcheur de sa nouveauté quand nous entendîmes un producteur « intellectuel et artiste » (cette espèce est la plus redoutable) exposer devant nous un projet mirifique : il s'agissait de porter à l'écran *Pelléas et Mélisande*, d'accorder à la partition de Claude Debussy les mouvantes images qu'elle évoque. Le sentiment de la nature qui émane de la divine musique que l'on sait ne serait plus trahi par la pâle ingéniosité des décorateurs. La symphonie recueillerait enfin l'écho fidèle de ses voix nuancées au bord de la mer, dans l'ombre des forêts. On verrait l'anneau de Mélisande allumer des reflets dans la fontaine des aveugles. On verrait Pelléas guider Mélisande à travers les « ténébres bleues » de la grotte de l'Apothicaire, car on parlait déjà de tourner cette scène à Belle-Ile-en-Mer. On verrait...

GRACE à Dieu et faute d'argent, on n'a rien vu du tout. Mais le propre d'une hérésie est d'engendrer son contraire et la billesse du théâtre filmé dans ses décors d'origine n'est pas moins absurde que la folie qui consisterait à tourner un opéra au grand air. Si l'absurdité est égale, les considérations de commodité et de prix de revient ont parfois encouragé les décevantes entreprises du théâtre filmé. L'incompatibilité du rythme dramatique et du rythme cinématographique y éclate à tout bout de champ. Dans le cadre immuable d'un décor de comédie, scène d'explication, tirades et monologues tendent sans cesse à brider l'image. Les récits, les airs et les ensembles d'opéra frappent le film de paralysie générale.

Aucun cinéaste n'a pu manquer d'apprendre, parfois à ses dépens, que l'œil et l'oreille n'ont « ni la même rapidité de réaction, ni la même cadence dans l'enchaînement et l'intellection des perceptions », selon la remarque de Jacques Brillouin. Les maîtres de l'opéra se sont heurtés les tout premiers à cet obstacle qu'ils s'efforcent de réduire ou de tourner depuis trois siècles et davantage. Au cinéma, la difficulté s'accroît à proportion du mouvement incessant des images et de la rapidité aisée avec laquelle les éléments du spectacle s'enchaînent dans un film : un paysage qui s'offre à notre

vue pendant quinze secondes suffit à évoquer la naissance du jour ou la sérénité champêtre. Or la musique ne s'accommode pas de tels raccourcis. Aucune symphonie ne peut prendre sa forme significative en un moment aussi court.

La musique, pour s'exprimer selon sa vérité, a besoin du silence des arts qui l'accompagnent, ou tout au moins de leur experte soumission.

Les conventions de l'opéra s'appliquent à nous dissimuler ce que le cinéma s'efforce de mettre en évidence. Au cinéma, l'œil avide de la caméra fouille les détails de la péripétie

par ROLAND-MANUEL

pour nous en rapporter les multiples aspects. Le théâtre en musique, par une nécessaire complaisance à l'oreille, nous offre le commentaire lyrique d'une action qui se déroule d'ordinaire hors de notre vue pendant les entractes ou derrière le décor.

EN bref, théâtre musical et cinéma répondent à deux modes contradictoires d'organisation du temps.

L'écran ne peut donc soutenir avec quelque intérêt la reproduction pure et simple d'un spectacle auquel la musique impose des conventions si sévères et où les ressources propres de l'art cinématographique ne trouvent aucune matière à s'exercer. Sans doute est-il intéressant, d'un tout autre point de vue, de fixer sur la pellicule l'interprétation d'un chanteur, le jeu d'un orchestre, la mise en scène d'un opéra. Une telle entreprise ressortit au film de documentation. Mais il est pour le moins singulier qu'on ait eu l'idée de produire au même moment une version italienne et une version française du fameux *Barbier de Séville*, reproductions rigoureuses du spectacle tel qu'il se présente sur la scène, à Milan et à Paris. On nous assure que les chanteurs sont excellents ici et là et l'exécution des plus soignées, sans doute. Je sais bien que l'opéra bouffe se recommandait ici de sa vivacité. Je sais bien qu'il mêle davantage le geste et le chant à une action plus apparente dans le *Barbier* que partout ail-



Roger Bourdin : Basile.

leurs. Reste la perspective de contempler pendant deux heures d'horloge des personnages régulièrement figés par leurs cavatines devant le trou du souffleur, tout au long d'un ouvrage qui se joue pour les trois quarts dans un seul et même décor. J'avoue que je n'y ai pas été voir.

Musique et cinéma ont trop besoin de leur autonomie respective pour espérer de faire souvent bon ménage. Si la musique commande, elle annihile son conjoint, si le cinéma veut imposer sa direction, il est trahi par sa compagne. Le seul exemple d'union parfaite et de bonheur complet nous est donné par le dessin animé, quand la musique semble se plier aux caprices d'un trait dont elle a préalablement tracé la courbe, tout ainsi qu'une épouse sage semble obéir à des ordres dont elle a subrepticement suscité l'initiative.



Titto Gobbi, F. Tagliavini et Nelly Corradi : Figaro, Almaviva et Rosine.



Roger Bussonnet : Figaro.

## Nos lecteurs sont de vrais amis !

### TROISIEME LISTE DE SOUSCRIPTION

Transmis par M. Yvon Samuel, à Pontoise : Pharmacie Ravale, à Saint-Mandé, 100 ; D. Samuel, à Pontoise, 100 ; R. Millet, à Pontoise, 100 ; G. Goldschmidt, à Saint-Ouen-l'Aumône, 30 ; D. Parquet, à Saint-Ouen-l'Aumône, 20 ; Simon, à Paris, 55 ; Mihy, à Pontoise, 50 ; Anonyme, à Paris, 50 ; Maria Carasès, à Paris, 300 ; Mlle Macaire, à Paris, 50 ; Lévy, à Saint-Mandé, 50 ; Yvon Samuel, à Pontoise, 100. Transmis par M. H. Nizard, à Alger : Nizard, 100 ; Depombs, 100 ; Annabi, 100 ; Müller, 100 ; Mlle d'Esposito, 100 ; Chenillot, 100 ; Balp, 100 ; Domercq, 100 ; Biot, 100 ; Benaim, 100 ; Bensimon, 100 ; Dubois, 100 ; Gazzoni, 100 ; Bourgeois, 100 ; Ottavi, 100 ; Mlle Bonnier, 100 ; Fabre, 100 ; Siblot, 100 ; Séquet, 50 ; Mallens, 100 ; Jeunin, 100 ; Slaouti, 100 ; Manuel, 100 ; Romeyrat, 100 ; Dejeux, 100 ; Slaouti, 100 ; Manuel, 100 ; Gros, 100 (tous les souscripteurs de cette liste résident à Alger). Le Ciné-Club de Grenoble, 500 ; Le Ciné-Club de Saint-Hilaire-du-Touvet, 770 ; M. Claude Renoit, à Paris, 450 ; M. Topart, à Paris, 100 ; M. Vilain, 140 ; M. Louis Sarte, à Hauteville-Lompnes, 100 ; M. Michaut, 100 ; Docteur Ismaël Girard, à Toulouse, 1.000 ; M. Marsaud, 100 ; M. Pagliaro, 150 ; Le Club J3 d'Arnage (Sartre), 500 ; M. R. Debons, à Biarritz, 100 ; M. Dougados, au Theil par Castelnaud-de-Brassac (Tarn), 100 ; M. Mercier, au Havre, 100 ; Sergents Pelicot et Desnoyer, à Châteauroux, 500 ; Mme Gisèle Bouchard, à Vanves, 500 ; Mlle Salichon, à Sannois, 200 ; Mme Fanély Revoil, à Neuilly, 1.000.

TOTAL DE LA TROISIEME LISTE..... 10.125  
TOTAL DES LISTES PRECEDENTES..... 41.550  
TOTAL GENERAL..... 51.675

APRES les marques d'estime et de sympathie que Marcel L'Herbier, René Clément et Christian-Jaque nous ont adressées ces dernières semaines, c'est aux lettres de nos lecteurs, à leurs initiatives que nous nous arrêtons un instant aujourd'hui. Parmi tant de témoignages d'intérêt, de compréhension et d'amitié, citons notamment celui-ci — si charmant par sa simplicité — que nous adresse, au nom de tous les camarades d'un club de jeunes d'un village français (le Club J3 d'Arnage, dans la Sarthe), M. A. Caniaux fils :

Conscients de la nécessité de votre effort, — mais gênés, nous aussi, sur le plan financier, — nous regrettons vivement de ne pouvoir prendre une part plus efficace à la défense de *L'Ecran*...

Signalons les initiatives heureuses de M. Yvon Samuel, qui, à l'occasion d'une réunion du Comité de défense du cinéma français, fait souscrire les assistants et n'hésite pas à « solliciter » la brune vedette Maria Carasès, qui était présente, celle de M. H. Nizard qui, d'Alger où il exerce, nous adresse une liste bien remplie par ses collègues de l'enseignement primaire.

Notons le geste amical du Ciné-Club de Grenoble, celui du *Sans des étudiants* à Saint-Hilaire-du-Touvet, qui abandonne le montant des ristournes que nous lui accordons normalement sur les exemplaires vendus lors des séances du Ciné-Club...

N'oublions pas la grande cantatrice Fanély Revoil, qui, bien que, nous écrit-elle, elle n'ait pas jusqu'à présent beaucoup « encombré » les cinémas de France — et nous le regrettons — tient à nous marquer son amitié...

Et en remerciant très vivement tous ceux qui veulent bien nous manifester leur attachement, répondons à Mme Gisèle Bouchard, qui nous incite à améliorer notre présentation, que cette préoccupation est, bien entendu, la nôtre et que si beaucoup de nos lecteurs veulent bien faire le même geste qu'elle, nous pourrions très certainement, immédiatement après les vacances, leur donner à nouveau un *L'Ecran français* imprimé en héliogravure et digne d'eux...

Pour que "L'Ecran français" puisse poursuivre son action

# SOUSCRIVEZ

## ET FAITES SOUSCRIRE

Par chèque bancaire  
Par mandat-poste  
Par versement à notre C.C.P. : Paris 5067-78



## SIX JOURS ET UN DIMANCHE

### Jean GREMILLON n'a pu que lire son "Printemps de la liberté"

L'histoire de la Révolution de 1848 devait revivre dans un grand film de Jean Grémillon : Printemps de la liberté qui lui avait été commandé par la commission des fêtes du Centenaire (1).

Le gouvernement avait promis son concours financier : quarante millions d'avance... remboursables. Grémillon et ses collaborateurs travaillèrent plus d'un an à réunir la documentation, à écrire le scénario et à dessiner les maquettes.

Puis, un jour, en ouvrant son journal, Jean Grémillon apprit que les quarante millions ne lui étaient plus attribués, qu'ils serviraient à célébrer le centenaire de Chateaubriand.

Chateaubriand a été un très grand écrivain. Son nom emplît tout le XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est sans doute pas la seule raison de ce brusque changement d'attribution.

Le souvenir du vicomte François-René est certainement beaucoup moins subversif en effet que celui des ouvriers du faubourg Saint-Antoine que Jean Grémillon avait choisis pour héros de son film.

« Le Printemps de la liberté » sera-t-il un jour tourné ? Il n'est pas encore possible de le dire. Quelques privilégiés connaissent cependant à présent ce scénario bouleversant que Jean Grémillon leur a lu la semaine dernière et que Jean Nery va présenter à son tour aux lecteurs de L'Ecran français.

(1) Voir le n° 143 de L'Ecran français (23 mars 1948).

Il était un film que la France se devait, cette année, de donner au monde, un film qui prouve que, malgré les soubresauts et les à-coups, il existe une continuité des Républiques, une solidarité des révolutionnaires et un constant amour de la liberté. Ce film, en exaltant les héros de 1848, rappellerait l'enfance douloureuse de cette démocratie tellement battue en brèche un siècle plus tard. Hommage, message et témoignage, il serait avant tout une affirmation.

Ce film, il s'appelle Le Printemps de la liberté. Et voici à qui nous le devons :

Scénario : Jean Grémillon.

Adaptation et découpage : Jean Grémillon.

Mise en scène : Jean Grémillon.

Musique : Jean Grémillon.

Après cela, pourra-t-on dire qu'il manque d'unité d'inspiration, d'homogénéité ?

Il commence dans la région limousine, tandis qu'à Paris les « Journées de février » ne sont encore, pour leurs participants, qu'un surcôté populaire pour la conquête de droits élémentaires. Ce début est un ingénieux prétexte qui nous permet de vivre de l'extérieur, dans la modestie, touchante et révélatrice ambiance provinciale, l'événement qui devait, une seconde fois en soixante ans, bouleverser le monde.

En même temps, il nous introduit, avec cette émotion voilée, cette tendresse poétique propres à Grémillon, dans l'intimité des deux jeunes héros que nous allons suivre jusqu'à l'accomplissement modeste de leur destin : Jeanfou et François, simples travailleurs au cœur pur, enfants de ce peuple qui grandit et réclame justice.

Puis, c'est leur arrivée à Paris, au milieu de l'allégresse générale, assombrée cependant par la perte de trop de ceux qui ont payé de leur sang la liberté des autres. Et leur installation dans un atelier de ce faubourg-Saint-Antoine qui fut le creuset de la Révolution.

Les semaines passent et, peu à peu, les mots « liberté, égalité, fraternité » se vident de sens. Les ateliers nationaux, cet immense espoir, sont inactifs. On va même les supprimer et, du même coup, condamner des milliers d'ouvriers au chômage, à la misère ou à un quelconque esclavage. Le faubourg-Saint-Antoine reprend les armes. Nous sommes en juin, à la veille de la Saint-Jean, à la veille aussi du mariage de Jean et de François.

Les barricades surgissent à nouveau, le peuple ne veut pas avoir combattu pour rien. Et c'est la lutte farouche, implacable, désespérée. L'artillerie, l'incendie, le nombre viennent à bout du courage et de la foi des insurgés au milieu de la plus affreuse et de la plus grande des batailles.

Le dernier épisode se passe dans ces carrières au sommet desquelles avait été, quelques mois auparavant, planté l'arbre de la Liberté, qui devait symbo-

liser des conquêtes durement arrachées. Dans les anfractuosités, les grottes, les galeries, le peuple en armes s'est réfugié. Mais la garde nationale a des ordres : tuer, détruire. Dans un éboulement monstrueux, après l'extinction de tous ceux qui ne peuvent échapper aux recherches de la troupe, les rochers s'effondrent sous les coups de canon, ensevelissant, avec l'arbre encore trop fragile, les derniers défenseurs de la liberté. Tandis que François et Jean, miraculeusement saufs, s'en vont dans la nuit, puisant dans leur amour un espoir pour l'avenir.

Dans ce court résumé, on ne peut faire passer la sensibilité aigüe avec laquelle Jean Grémillon a senti ses personnages, le rythme à la fois rapide et nuancé auquel il a conduit son histoire, l'exactitude et la minutie de la reconstitution historique et la terrible grandeur des combats de rue et de la cherté à l'homme dans les carrières.

Nous qui avons eu le privilège d'« entendre » le dialogue et de suivre au travers de lui la naissance de ce Printemps de la liberté, nous ne pouvons, devant tant de talent gaspillé, d'amour trahi et d'espoir déçu, que regretter avec plus de force encore qu'on nous prive d'un film qui, au départ, possédait de si belles et si précieuses qualités et aurait rendu un pieux, émouvant et magnifique hommage à ceux qui, il y a cent ans, combattaient pour que nos jours soient plus beaux.

Jean NERY.

### Paul OLIVIER comme l'a vu... RENÉ CLAIR

Il est mort ces jours-ci, m'a dit René Clair, il avait plus de soixante-dix ans, il y avait vingt-cinq ans que je le connaissais.

On a dit qu'il était ma mascotte. A la vérité, il s'inscrivait de lui-même dans mes films. C'était une figure légère, amusante, poétique. Ce n'est pas que je faisais les rôles pour lui. Non. C'est lui, sa silhouette, sa bonne humeur inaltérable de Marseillais, c'est lui, c'est sa démarche balancée d'ancien danseur, c'est son souvenir qui, chaque fois, me faisait signe, et il s'incarnait dans mon scénario.

Comment l'avez-vous découvert ?

En 1924, il a joué dans Le Fantôme du Moulin-Rouge. Il jouait dignement, il jouait les ambassadeurs. Il avait la dignité requise, mais c'était une dignité de pince-sans-rire, il n'était pas à son affaire.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de lui imposer la silhouette familière qu'on retrouve inscrite dans votre œuvre entière ?

Justement. C'est lui qui m'en a donné l'idée. Il avait le génie de la blague ; il nous faisait tous rire aux éclats, après les prises de vues. Il fallait le faire jouer au naturel. Il était une nature, comme tant de comiques de l'époque. Il n'était que de styliser sa silhouette.

Où. Cravate noire, bouc et barbièche, col de celluloid, pantalon rayé, lorgnon, jaquette.

C'est cela même. C'est ainsi qu'on a pu le voir dans tous mes autres films français. De Paris de beaucoup de connaissances, dont Chevalier, il avait, avec le don de la pantomime marseillaise, et les mains qui parlent, le génie du comique. Il aurait pu se tailler une toute première place au music-hall.

Il n'avait, je crois, que des amis ?

Certes. Chevalier et Périer ne cessent de rire en sa présence, de rire et de l'admirer, la journée finie, ou entre deux plans. Il était bienveillant, comme sont les vrais comiques. Et il était la gentillesse et la simplicité mêmes.

Comment expliquez-vous qu'il n'ait pas fait une carrière à la Raimu ?

Je vous ai déjà répondu. Il était le plus modeste, le plus gentil, le plus serviable des hommes. A propos de Raimu, vous savez que Paul Olivier avait un homonyme : l'impresario Paul Olivier, qui est toujours impresario, et qui fut l'impresario commun de Raimu et de mon pauvre vieil ami.

Existait-il un lien de parenté ?

Aucun. Mais quand Paul Olivier, le comédien, présentait Paul Olivier, l'impresario : « Mon fils, disait-il ». Il était l'homme qui n'est jamais passé à côté d'une plaisanterie.

J. Q.



### Gérard Philipe est revenu avec la moitié d'une plage...

DEPUIS quatre semaines, Madeleine Robinson, Gérard Philipe et Jean Servais tournaient à Barneville (Cotentin), sous la direction technique du metteur en scène Yves Allégret et du chef opérateur Henri Alekan, les nombreux extérieurs d'une si jolie petite plage.

A Billancourt, où la troupe d'Yves Allégret a élu domicile, on a reconstitué en cette circonstance l'intérieur du petit hôtel où l'assassin Gérard Philipe s'est réfugié et où la servante aux nattes blondes n'est autre que Madeleine Robinson.

Une si jolie petite plage, scénario et dialogue de Jacques Sigurd, est un projet de longue date — presque trois ans — qui se réalise enfin, mais après bien des difficultés. Initialement, c'est Henri Calef qui devait en assurer la mise en scène.

Tout comme dans l'Ariésienne, il y a une femme que l'on ne voit pas, une femme que Philipe a jadis aimée... Et Jean Servais — dont c'est là le 37<sup>e</sup> film — fut, lui aussi, un des amants de cette femme. Le drame se noue...

### Marchal a laissé en plan les « Espagnols en Danemark » pour s'envoler vers Pompéi

TRENTE-SEPT kilos... Ça va pas, ça ! fit le peseur de l'aérogare, d'un air sévère. Y a de l'excédent... — C'est que... répondit Georges Marchal, en quête d'un argument. — Bah ! donnez-moi « une » autographe ! dit le peseur.

Les bagages furent acceptés, malgré le poids, mais il fallut payer cette faveur. Quand le peseur eut son autographe, son collègue en voulut autant, et puis un autre, et puis tous les autres...

Vous partez content, Georges Marchal ? — Pas du tout.

Je veux dire heureux, bien sûr, de faire ce film, mais désolé de sacrifier mes vacances et excédé par les mille soucis dont on peut accabler un comédien. Vous autres acteurs, nous jouons perpétuellement Les Enchaînés, on vous déplace comme un pion. On vous dit que vous devez à ceci, à cela, au public... Quel métier ! — On dit ça...

Je le pense. Tenez, cette histoire que je viens d'avoir à la Comédie-Française. Pour n'avoir pas voulu me permettre d'abandonner huit jours avant la date prévue Les Espagnols en Danemark, M. Touchard m'a fait perdre 500.000 francs sur mon contrat avec « Universal ». Et il s'en est fallu de peu que mes chaînes du « Français » me forcent à renoncer aux derniers jours de Pompéi. Ce film, que je vais tourner à Rome est pourtant, vous le concevez, d'une extrême importance pour ma carrière...

Vous n'en êtes pas venu, du moins, à un désaccord définitif avec M. Touchard ?

Non, certes. Soyez sûr que je ne fais pas la petite bouche et que mon désir est grand de demeurer dans la Maison de Molière. Mais si, à la rentrée prochaine, son administration ne me laisse pas une plus grande liberté de récentes, il s'en suivra comment nous pourrions nous entendre plus longtemps.

En attendant, vous allez tourner à Rome. Connaissez-vous déjà la ville que l'on dit éternelle ?

Non. Je m'y rends pour la première fois. Mais comme je dois y passer trois mois, je vais que le temps de l'explorer... Seulement, vous savez, j'ai peur d'être déçu : je suis un homme du Nord (on sait que Marchal est Lorrain).

Et le film ? — Je vous ai déjà dit l'importance que j'y attache. Quant à ses chances de réussite, j'ai pu participer à l'une des meilleures vedettes françaises, Micheline Presle, et pour mettre en scène Marcel L'Herbier, l'un de nos réalisateurs de tout premier plan. Ce nous dirais-je de plus ?

René THEVENET.

Tout compte fait, La Bataille de l'eau tourée n'ira pas à Locarno comme prévu, pour cette excellente raison que la Suisse considère que c'est un film norvégien.

Par contre, l'Italie lui confère la nationalité française.

Alors qu'elle estime que La Châtrreuse de Parme (tourné en Italie) est un film italien.

Ce qui, pourtant, nous permet de déclarer que Corridor of Mirrors (tourné en France) est un film typiquement français.

Et que La Voix de l'aube doit être une production d'outre-tombe.

\*

D'après M. H. Jeanson, dit Huguette ex-micro et ex-président du Syndicat des Scénaristes, la critique est composée d'indigents, de pieds plats, de snobs, etc.

Ce qui, par parenthèse, est charmant pour les membres de l'Association Française de la Critique dont M. H. Jeanson fait partie à titre de membre honoraire (sic).

Donc, la critique est un pas grand-chose, un moins que rien et un

## Découpages

par JEANDER

pire que tout, alors que le public « qui sait distinguer un bon dialogue (1) d'un mauvais (2) et ne se laisse pas éblouir par l'image, est plus spirituel que M. de Voltaire et à toujours le dernier mot. »

Le dernier mot, c'est la recette, forcément.

Ce qui revient à dire que plus un film fait de recettes, meilleur il est.

D'où je conclus en bonne logique que le plus grand film français réalisé depuis cinquante ans s'intitule Clochemerle.

Et qu'à côté de ce « chef-d'œuvre » incomparable La Vie en rose (3) n'est que du pipi de Jeansonnet...

\*

Un agent de publicité d'Hollywood a fait courir le bruit qu'Olivia de Havilland allait jouer le rôle de Dalila dans l'adaptation du roman du même nom écrit par son mari.

Elle y aura d'autant

plus de mérite que la Dalila du roman de Marcus Goodrich est un destroyer...

En sortant de l'ambassade d'Italie où avait eu lieu la remise des prix obtenus à la Biennale 1947 par nos artistes et techniciens, Suzy Delair, toujours très en forme, nous entraîna, son Biquet (Clouzot), Desfontaines, Grêt et moi à deux pas de là pour visiter un entresol à louer.

Pour sombre, il était sombre, l'entresol, mais Suzy avait fait tellement radieux de l'avoir trouvé qu'on n'osait pas trop le trouver sombre, ce sombre entresol.

Mais Clouzot était un peu, comment dirais-je ?... sombre...

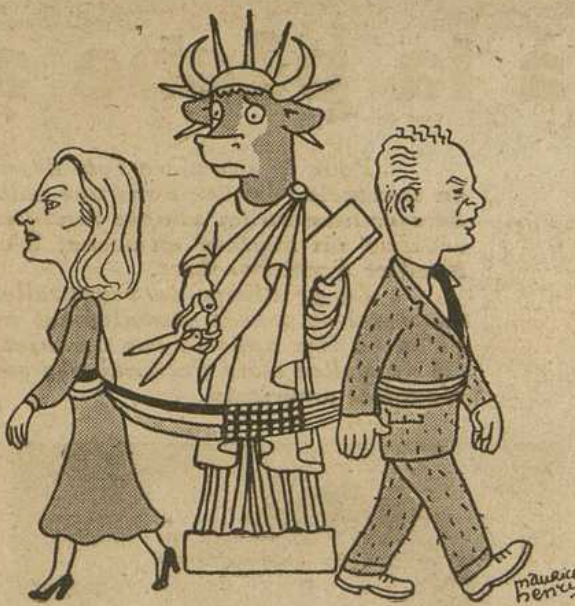
\*

Suzy m'a tout expliqué. — Ça n'est plus une vie, ça ne peut pas du-

### Michèle MORGAN quitte Bill MARSHALL

mais...

Claude GÉNIA  
Coco ASLAN  
et Danielle DARRIEUX  
se marient



Michel FAVIER-LEDOUX.

MICHELE MORGAN a démenti son divorce. Mais elle a fait savoir, lors de son arrivée (venant de Rome) à Paris, que Bill et elle avaient décidé de se séparer. Nuance. C'est donc bien vrai ; tout est fini dans un ménage que l'on croyait pourtant heureux. Michèle adorait Bill comme elle adore Mike, son fils, qui arrive au Havre cette semaine...

Mais le Tout-Paris cinématographique a vu Bill (pendant l'absence de sa femme) au bras d'une de nos plus grandes vedettes... Bill repart seul vers Hollywood et Michèle, qui abandonne à jamais l'Amérique, s'installe à Rueil, avec Mike...

Si la pauvre Michèle a perdu cette semaine un peu de ses illusions et un peu de ce qu'elle croyait être sa raison de vivre, en revanche, trois heureux événements sont à signaler, trois mariages, dont deux « incognito ». Coco Aslan a épousé Denise Noël, pensionnaire de la Comédie-Française et Claude Génia, dans le plus grand secret, a convolé, au cours des prises de vues de Clairvoyant, avec un neurologue, le docteur Jacques Lebeau.

Enfin, à Osmoy (Seine-et-Oise), Danielle Darrieux a épousé Georges Mitsinikides, dit Georges Midi, auteur-acteur. Danielle en est à son troisième mariage à la mairie : 1. Henri Decoin ; 2. Por-

firio Rubirosa, mais à son premier seulement à l'église. Danielle passe sa lune de miel dans sa villa du Palais, villa rebaptisée par elle, et pour la circonstance, « Honeymoon » (Lune de miel).

### FERNANDEL cherche l'armoire où dort sa tante...

CARLO RIM, qui fut maintes fois scénariste des films de Fernandel et bien souvent des meilleurs films de Fernandel — débute dans la mise en scène avec Monsieur Puc aux enfers ou L'Armoire volante, une fort cocasse histoire, réalisée aux studios de Boulogne par le chef opérateur Nicola Hayet et interprétée par Fernandel (un Fernandel très obséquieux, vêtu de noir et décoré de petites moustaches), Berthe Bovy, Charrett, Pérés, Modot, Demange, etc. L'Armoire volante, qui sera le 88<sup>e</sup> film de notre ami Fernandel, marque aussi les débuts dans le comique de Berthe Bovy.

Parce que j'étais à la Comédie-Française, les producteurs de films m'ont toujours fait jouer des rôles « dramatiques » de mères plus ou moins éplorées... de plaint, avec raison, Berthe Bovy, ici, grâce à Carlo Rim, elle pourra enfin donner libre cours à sa fantaisie...

Lors de l'épisode, la tante de Fernandel (Berthe Bovy) ne voulait pas quitter Paris... Fernandel l'enferme dans une armoire et l'emmène. Hélas ! il perd l'armoire... Et durant les quatre-vingt-dix minutes du film, le malheureux Fernandel cherche dans tout Paris les armoires semblables à la sienne... L'Armoire volante — qui vient après L'Africain et si ça peut vous faire plaisir — termine la saison cinématographique de Fernandel. Dans deux semaines, il ira chanter en Suisse, puis se reposer aux « Mille-Roses » avant de partir au mois de septembre pour le Canada (où il ne restera que quarante jours).

### PIERRE DUDAN retrouve « le ciel de Paris »

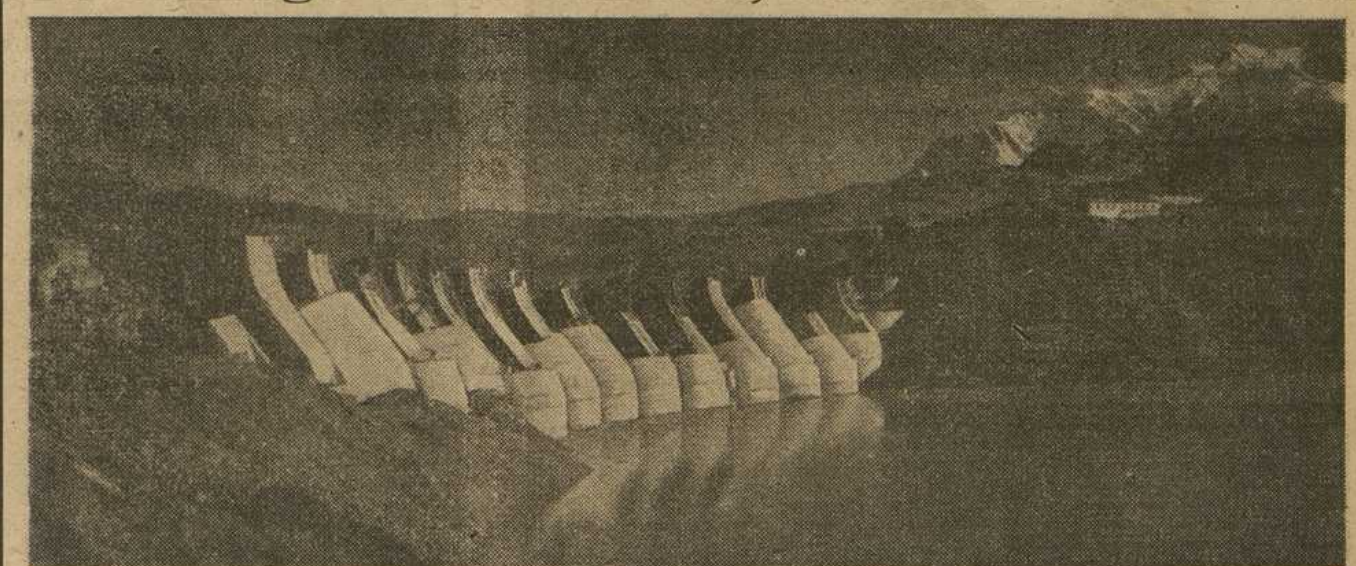
PIERRE DUDAN était revenu de Califormie il y a quelques jours déjà, mais sans passer par Paris ; l'auteur et créateur de « Clopin-clopant » s'en était allé en Suisse, son pays d'origine, embrasser sa mère.

Dans le cabaret des Champs-Élysées, où il régit la presse et où chante en son honneur la belle Linda Stevens, Pierre Dudan, plus bronzé que jamais, interprète quelques-uns de ses succès et crée en France sa dernière chanson, « Le ciel de Paris », qu'il ne chantera plus jamais, cette chanson ayant été écrite pour Jean Sablon et seul Sablon la mènera au succès.

Notre vagabond de la chanson a confié à « L'Ecran français » le plus piquant de ses souvenirs d'Amérique... dont vous lirez prochainement la relation en ces colonnes.

M. F. L.

### Le barrage de la Girotte, vedette de cinéma...



C'est dans ce cadre grandiose du pays savoyard, au pied du Mont Blanc, que Marcel Cravenne réalise actuellement un documentaire sur l'édification du barrage de la Girotte qui, chaque année, à partir du 15 août, mettra à la disposition de la France 60 millions de kw.h. de plus.



# LE CINÉMA ALLEMAND à la pêche aux vedettes

Pour la première fois depuis quatre ans, un film allemand est présenté en spectacle régulier dans une salle parisienne. Nous avons donné dans notre dernier numéro un compte rendu critique de ces Assassins dont nous avons révéler un metteur en scène, Wolfgang Standte, et deux acteurs, Hildegard Knef et Ernst Borchert.

Le problème du renouvellement des comédiens est l'un des plus importants qui se posent actuellement aux producteurs de films allemands. L'article qu'on va lire apporte sur ce sujet d'intéressants renseignements et montre que les nouvelles stars germaniques sont guettées, elles aussi, par le miroir aux alouettes américain.



Le beau visage d'Hildegard Knef.



Heidi Scharf habillée dans un rideau.

L'APPLICATION rigoureuse des lois sur la dénazification — l'épuration n'est pas une plaisanterie en zone soviétique — ne suffit pas à expliquer cette floraison de visages absolument nouveaux sur les écrans de Berlin, ni la captivité, qui retient encore éloignés des acteurs aimés du public, ou encore leur dispersion dans les trois zones. La véritable raison de ce renouvellement des acteurs, il faut la chercher dans la volonté des producteurs et des metteurs en scène berlinois.

Pour la DEFA (ancienne UFA) pour OBJECTIV-FILM, il est essentiel qu'aucun rappel du passé ne vienne ternir l'espoir d'un monde nouveau. Cette règle, observée très exactement par les deux importantes firmes berlinoises, comporte une éclatante exception : l'utilisation, l'exploitation même, et intensive, de Hans Albert dans *Und über uns der Himmel* (...Et au-dessus de nous le ciel) que les Berlinois ont aussitôt transformé en : *et au-dessus de tous, Hans Albert*.

La vedette de *Sergent Berry*, du Baron de Münchhausen — pour ne citer que ces deux succès qui ont passé sous l'occupation sur tous les écrans français — l'acteur favori du troisième Reich, vient de faire une rentrée éclatante après deux ans et demi de silence et être passé devant un tribunal de dénazification.

IL faut en croire « Objectivfilm », le choix de Hans Albert s'imposait dans : *Und über uns der Himmel* non par sa valeur commerciale, mais par le relief que seul il pouvait donner au personnage d'homme taré qu'il est chargé d'incarner.

Au début du film, Hans (H. Albert) revient à Berlin et trouve sa maison détruite — on ne nous dit pas ce qu'il a fait pendant la guerre. Dans les ruines qui l'environnent, il retrouve les voisins survivants. Un échantillon complet de la misère berlinoise aux prises avec le désespoir, la faim, les tentations du marché noir.

Les personnages tarés triomphent d'abord. Hans et son ami Fritz s'acquièrent avec des margoulin ; ils sont très répandus dans les milieux du « noir ». Nous assistons à différents trafics dans les cabarets clandestins. Fritz va plus loin encore ; pour plaire à la jeune Mizzi, qui veut échapper à son univers de désespoir, il veut vivre, ôter cette robe coupée dans le tulle brodé d'un rideau de vitrage, Fritz vole ; il est pris et se suicide. Les bons personnages reprennent le dessus quand Werner, le fils de Hans, aveugle de guerre recouvre la vue après une opération. Il comprend les raisons de la « prospérité » de son père. Il s'éloigne de lui. Les bons se groupent. Leur réprobation est insupportable à Hans, celle du vieux couple misérable qui vend une à une, pour subsister, les pièces du mobilier échappées à la catastrophe, celle d'Edith, jeune veuve de guerre qui travaille honnêtement pour élever sa fille. Hans réfléchit et pour reconquérir son fils et Edith qu'il aime, rompt avec le monde des trafiquants. L'espoir renaît. Une vie honnête va-t-elle pouvoir s'organiser ? Hans découvre dans les ruines une poule et l'œuf qu'elle vient de pondre. Il le montre aux siens. Tant que la poule pondra, leur dit-il, sous-entendant : Là où il y a de la vie, il y a de l'espoir.

IL n'apparaît pas que le choix de Hans Albert soit heureux dans ce personnage du mauvais garçon saisi par la vertu. On se rappelle le Hans Albert de naguère ; il fait toujours rire, par habitude et parce que l'on a chargé son personnage de détendre l'atmosphère avec son aisance de vieux beau et sa grosse bonhomie. C'est lui qui décide devant un plan de Berlin de l'itinéraire à suivre : *c'est très simple, je passe par le secteur soviétique, puis le secteur français, je coupe par le secteur anglais, j'arrive dans le secteur américain*. C'est lui qui est chargé de conclure avec son couplet sur l'espoir. Il fausse enfin le sens du film où personne n'est coupable, personne responsable, si tant est que l'on ait voulu faire ici autre chose qu'un documentaire sur l'après guerre et ses difficultés.

On n'a pas manqué aussi d'utiliser une autre vedette au lourd passé, effroyablement présente bien que muette, c'est la grande capitale distribuée en tas de briques,



Hans Albert.

Berlin-les-ruines. Elle est, semble-t-il, la seule coupable. Responsable de la mort de Fritz, de la démolition, du marché noir, de l'inconduite des filles et admirablement photographiée, les plus belles photos de ruines que l'on ait vues jusqu'ici.

HEUREUSEMENT, il y a les jeunes ! Quatre inconnus. Une découverte et admirablement utilisée par le metteur en scène Joseph von Baky. Dans ce film qui oscille entre le documentaire et la comédie de type Hans Albert, ces quatre nous éclairent un peu sur la vie douloureuse de la jeunesse allemande. Il y a quelques moments qui sonnent juste grâce à l'interprétation de ces inconnus.

Et d'abord la jeune Mizzi — Heidi Scharf — l'adolescente qui tourne mal. Elle a été découverte par bonne fortune sur le Kurfürstendamm par un journaliste américain, avec ses souliers percés, ses raides cheveux blonds, sa grande faim et toutes ses possibilités d'émotion perverse et enfantine qui en ont fait une vedette après ce seul rôle. Avec elle débute trois autres jeunes : Ursula Baer, remarquée dans une troupe d'étudiants, Ralph Lottar et Paul Edwin Roth (Fritz et Werner), les deux démobilisés pour qui la vie reprend mal.

POUR Objectivfilm, comme pour la DEFA, le vrai problème n'est pas d'utiliser leurs découvertes — les projets de films ne manquent pas, ni les crédits, ni les studios — mais de les conserver.

On craint fort que Heidi Scharf ne subisse le sort de cette autre débutante Hildegard Knef, qui tourna *Les Assassins* dont nous avons parlé et fut tellement qu'elle fut enlevée par la puissance des dollars. Elle est maintenant à Hollywood.

Il s'agit maintenant pour les firmes allemandes de s'attacher solidement leurs découvertes par tous les moyens, y compris les sentimentaux ; il est souhaitable qu'on les retienne sur cette terre brûlée où ils apportent les premières promesses de renouvellement.

J.-L. SEBBA.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO :

Salut à Charles BOYER

par Pierre BLANCHARD

Madeleine ROBINSON

devant le miroir à trios faces

ET

un grand reportage de Roger-Marc THEROND :

Louis DAQUIN

TOURNE AU PAYS DES GUEULES NOIRES



D'HOMME A HOMMES



CARMEN



DEDEE D'ANVERS

ON peut disséquer le talent de certains acteurs avec des façons d'entomologiste. Bernard Blier n'est pas de ceux-là. Si riche soit son registre de comédien, on n'éprouve aucune impression de secret devant son éloquence dramatique. Sa parfaite spontanéité vous met à l'aise. On ne trouverait pas une once de chiqué dans ses personnages. De plus, ils sont généralement si proches de l'humanité moyenne qu'on leur voit volontiers prendre un demi en leur compagnie à la terrasse de chez Dupont.

Ce côté « copain » qui retient au cinéma chez Blier se confirme sympathiquement dans la vie ordinaire. Si la voix est légèrement bourru au téléphone, ce n'est pas le moins du monde fatuité de vedette. Simplement horreur instinctive de la flagornerie et des vaines formules de politesse. Bernard Blier incarne souvent des hommes obnubilés par des complexes d'infériorité, voire même des maris torturés jusqu'au meurtre par la jalousie. Hors du studio, il semble pourtant vivre l'existence la plus paisible et la plus limpide qui soit. Celle d'un heureux époux, d'un affectueux père de famille. Un garçonnet de neuf ans — qui n'a été admis à voir aucun des films paternels — et un autre à naître suffisent à ses angoisses. Une lumière vive et franche afflue par sa fenêtre. Rien dans son cadre quotidien qui rappelle le contre-plaqué du plateau. Des objets d'une beauté non artificieuse. Beaucoup de livres. Des pipes. Au studio, Blier aime à les coller aux instants de détente. Un climat de netteté et d'équilibre absolument aux antipodes du « désordre artiste ».

L'histoire de sa carrière a la même sobriété de lignes, la même absence d'émphase. Sa vocation a eu son accomplissement grâce à un travail opiniâtre. Les origines de l'homme mêlent le sang picard au sang bourguignon. Ne nous étonnons pas que les créations de l'acteur aient une saveur si profondément française. La famille était nombreuse. La profession du père était la médecine. Le jeune Bernard fit ses études au lycée Condorcet. Il préparait une licence de lettres lorsque l'instinct du comédien l'incita à quitter tout de go la Sorbonne pour le Conservatoire. Jouve présida à son apprentissage. En 1939, il était prêt à affronter les planches. Il les affronta avec toute une tournée de jeunes dans *Altitude 3200*.

Deux phrases de Blier en passant : « Nous avons toujours eu dans ma famille le respect de la chose dramatique », et : « Le métier d'acteur est un métier comme un autre. » Il y a là quelque chose qui définit le personnage réel : une discrète humilité à l'égard de l'art et la volonté de ne se dérober à aucune de ses difficultés. L'imaginer que le récit de la jeunesse d'un Blier eût été fort à sa place dans *Les Pasquiers* de Duhamel.

Le cinéma, ce dévoreur de comédiens, devait vite jeter son regard sur le néophyte du théâtre. Il entra au studio par la petite porte, celle des rôles qui ne sont pas en grosses lettres sur le générique. Mais pour secondaires qu'elles fussent, ses compositions dans *Entrée des Artistes*, *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève*, s'imprégnaient d'une authenticité qui les fixait en nous. La guerre retarda l'ascen-

## BERNARD BLIER un grand talent sans chiqué

par Raymond BARKAN

sion à laquelle Blier était promis. Un film où il avait un rôle moins modeste, *Tourelle 3*, ne put se terminer. Capturé par les Allemands, il s'évada. Christian-Jaque eut conscience de ses possibilités. Bernard Blier reparut à l'écran avec *L'Assassinat du Père Noël* et *Premier Bal*. On le mit à l'épreuve plus largement dans *La Symphonie fantastique*. Il fit merveille dans *Marie-Martine*. Le public était déjà conquis. Il le fut davantage quand, dans *Romance à Trois*, *Domino*, *Les Petites du Quai aux Fleurs*, Blier passa avec aisance parfaite du drame à la comédie. Avec *Le Café du Cadran* et *Quai des Orfèvres*, il a pris sa place parmi les grands acteurs du cinéma français. Ce qui ne l'empêche nullement au reste de continuer à favoriser le théâtre de son talent.

Dans les films de la valeur la plus intégrale, il est toujours égal à lui-même. Aucun scénario ne réussit à mettre son naturel en défaut. Le caractère scrupuleux de son talent ne suffit pas à expliquer la permanente véracité de ses composi-

tions. L'humanité coule de source chez Blier. Qu'il incarne un ouvrier ou un bourgeois, il joue toujours aussi vrai. Sa silhouette un peu lourde lui vaut généralement de s'identifier à des personnages gauches, timides, écrasés par les circonstances. Mais il n'excella pas moins dans l'humour le plus fin. Ce qui frappe dans ses propos, c'est sa conscience lucide et sévère des hautes qualités qu'exige le métier d'acteur. A ses yeux, un véritable comédien doit être pareillement apte à jouer sur la scène et devant la caméra. Il n'a surtout pas pour le cinéma cette pointe de dédain qu'affichent certaines vedettes venues de la scène. Il s'étonne presque si on lui demande s'il a des préférences pour des types de héros déterminés :

Certes, il arrive qu'un acteur rencontre avec plaisir un rôle qui correspond plus particulièrement à sa nature. Ainsi, j'ai beaucoup de tendresse pour *Le Café du Cadran*. Il est des personnages qui m'attirent : celui de *Mon Oncle Benjamin* par exemple. Aussi, ceux

peints par Siméon. Mais je ne voudrais pas me fixer de limites. Il me semble que ce serait contraire à l'essence même de notre métier. Un acteur doit aspirer à interpréter toutes sortes de personnages. Peu importe ce qu'ils sont, et encore moins la durée de leur présence sur la scène ou à l'écran. Je prends autant d'intérêt à jouer un petit rôle qu'un rôle important. L'essentiel est que le personnage ait de la valeur et qu'il soit le pivot d'une situation. Défendre une situation, voilà la raison d'être de l'acteur.

Il a médité avec fruit la leçon de Molière. Selon lui, la tâche du comédien est avant tout de servir le récit. Non d'expliquer ostensiblement le personnage ou d'essayer d'y intégrer une sorte de message individuel, mais de l'exprimer avec le maximum d'objectivité. L'honnêteté, la simplicité, le dépouillement sont pour Blier les qualités maîtresses. Le danger est de vouloir en faire trop. Il tient Spencer Tracy pour un exemple de ces vertus d'effacement qu'il réclame. Davantage le comédien aura « incubé » son personnage, saisi ses traits psychologiques, davantage il le traduira objectivement.

« Je fais largement confiance au public, dit-il, car il sait distinguer la jasette, la discrétion, la pudeur de la surcharge ».

Un autre aspect de sa personnalité nous sera révélé dans *Dédé d'Anvers*. Au « pauvre type » du vénérable *Quai des Orfèvres*, au brave homme de bistro du *Café du Cadran*, va se substituer un brutal patron de maison spéciale. Puis, en compagnie de Jean-Louis Barrault, il sera dans *D'Homme à hommes* que réalise actuellement Christian-Jaque sur un scénario de Charles Spaak, un coiffeur sans complications à l'âme de boute-en-train. Je viens de le voir tourner dans son salon d'époque 1870, reconstitué avec une pittoresque et minutieuse exactitude.

Sous sa perruque et sa moustache friottantes, affublé d'un superbe gilet jaune à rayures, il manie le peigne et le vaporisateur, donne le coup de brosse avec une dextérité qui laisserait pantois Figaro en personne.

De la profession de comédien, Blier déclare qu'elle est « un métier d'artisan ». Il suffit d'observer son comportement dans un décor pour entendre le sens de son affirmation. Chez lui, la mise au point du geste, du mot, de ce détail qui campe généralement plus efficacement le caractère d'un personnage qu'une longue déclamation, s'effectue avec une patience infinie. La chaleur d'étuve qui ravine son maquillage, l'incident imprévu annulant son effort au milieu d'une prise de vues qui s'annonçait parfaite, ces mille autres ennuis contribuant à rendre épuisant le travail au studio, rien n'altère sa patience, son sens de la discipline. Il a l'amour de l'œuvre bien faite. Il échappe à cette présomption du talent inné qui incline souvent à la facilité des acteurs prestigieux. S'il a beaucoup appris dans Molière, il a lu Boileau. Pour donner à ses compositions leur couleur de vérité, Bernard Blier ne recule pas devant la peine du bon ouvrier. Une peine qui ôte rayement de ses lèvres le sourire de l'agréable camaraderie.



An naturel, en habit et au « Bal des Vedettes ». (Photo Agip.)



# AU FESTIVAL INTERNATIONAL DU DESSIN ANIMÉ

**D**ONC, deux jours de suite, et trois heures par jour, nous avons vu des dessins animés. Attendez un peu, avant de jalouser notre fortune. Six heures de dessins animés, cela fait près de trente dessins animés. Soit un problème d'assimilation que je n'ai pas résolu. Voici, pour que l'on me comprenne mieux, le dessin animé synthétique qui hante désormais mes insomnies :

Pluto, habillé en petit soldat de l'armée rouge, rencontre un tigre couleur de forêt vierge. Il aboie, et le tigre s'enfuit en Tchécoslovaquie, où il est apprivoisé par des marionnettes. Sur ces entrefaites, un atome frisé sort de son terrier canadien et rencontre un lapin russe. Celui-ci chante *Auld lang syne* à Mickey Mouse qui plaisante avec un épouvantail. Jacques Prévert participe à la conversation. Celle-ci est interrompue par Donald qui se plaint de coliques : il a mangé par erreur les épinards de Mathurin. Celui-ci va s'atomiser quand un garde-frontière d'outre-Oural s'interpose avec bonhomie. La suite au prochain numéro, mais c'était pour vous dire que l'abus des meilleures choses conduit, pour le moins, à la confusion des langues.

Essayons maintenant de dépouiller un carnet de notes.

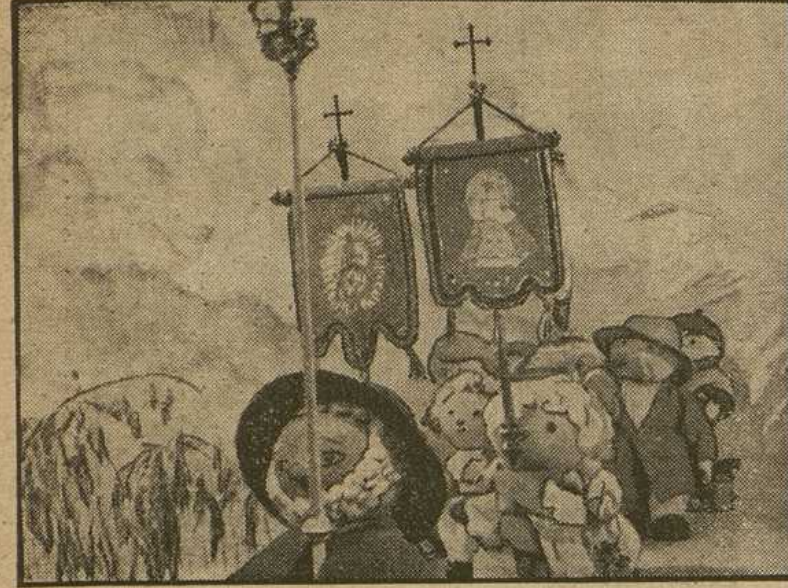
**L**A France d'abord. Nous étions représentés par Jacques Bouchet, Risacher et, naturellement, notre Paul Grimault. C'est Jacques Bouchet qui, le mardi soir, ouvrit le feu, ou, comme on préférerait, qui essuya les plâtres. Ce jeune garçon de l'école de photographie de la rue de Vaugirard, entreprit, avec quelques ca-

marades, de faire du dessin animé en noir et blanc, avec des moyens matériels réduits et sur un thème de pochade débridée. Cela s'appelle *Actualités romaines*. On y voit des temples préfabriqués, des guerriers habillés mécaniquement de pied en cap, que sais-je ? Cette anticipation naïve sur un thème antique sent le canular de la vingtième année. L'entreprise est sympathique et amusante. Regrettons quelques effets un peu appuyés et peut-être quelque complaisance, mais que sauve le ton de bonhomie. Du film de M. Risacher, *Cri-Cri, Ludo et Torage* (quel titre !), je regrette de dire, en revanche, que je pense le plus grand mal. Les couleurs sont timides, quand elles ne sont pas laides ; le scénario et l'invention sont pareillement pauvres. L'esthétique est, comme le disait ma voisine, celle des cartes postales ornées d'un cœur que l'Adémaï en garnison adresse à sa promise. L'érotisme de *Cri-Cri* est absolument phitistique. Vive Betty Boop !

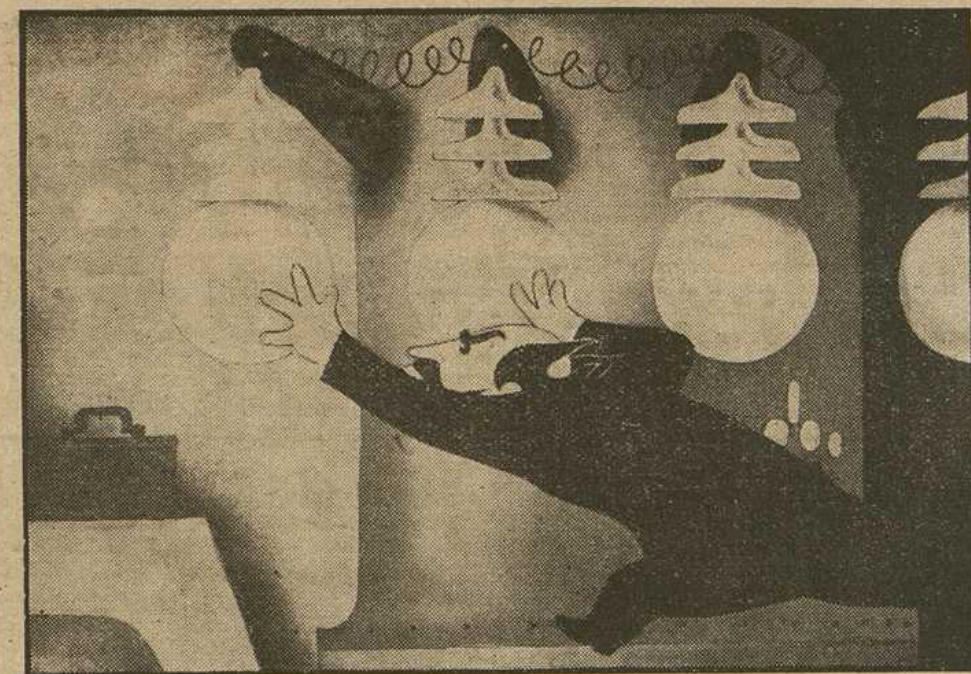
Grimault était représenté par un inédit, *Le Petit Soldat*, et trois reprises : *L'Épouvantail*, *Le Voleur de parolonniers* et *La Flûte magique*. Il me paraît être en progrès sensible. Non que ses premiers essais soient négligeables : je les ai même revus avec un plaisir accru. Pour mémoire, *L'Épouvantail* est construit sur un scénario gentiment libertaire de Jean Aurenche (l'épouvantail protège les oiseaux contre les entreprises du renard), qui ne prête pas à de grands développements spatiaux, mais bien agencé ; *La Flûte magique*, d'après Roger Leenhardt, est d'une intention plus mélodique, mais courte ; *Le Voleur de parolonniers*, dans une symphonie de tons francs et contrastés, apprivoise l'admirable poésie des toits et se prête au fantasti-



LE RENARD ET LA CRUCHE (Trnka).



KERMESSE (Trnka).



L'ATOME (Lhoták).

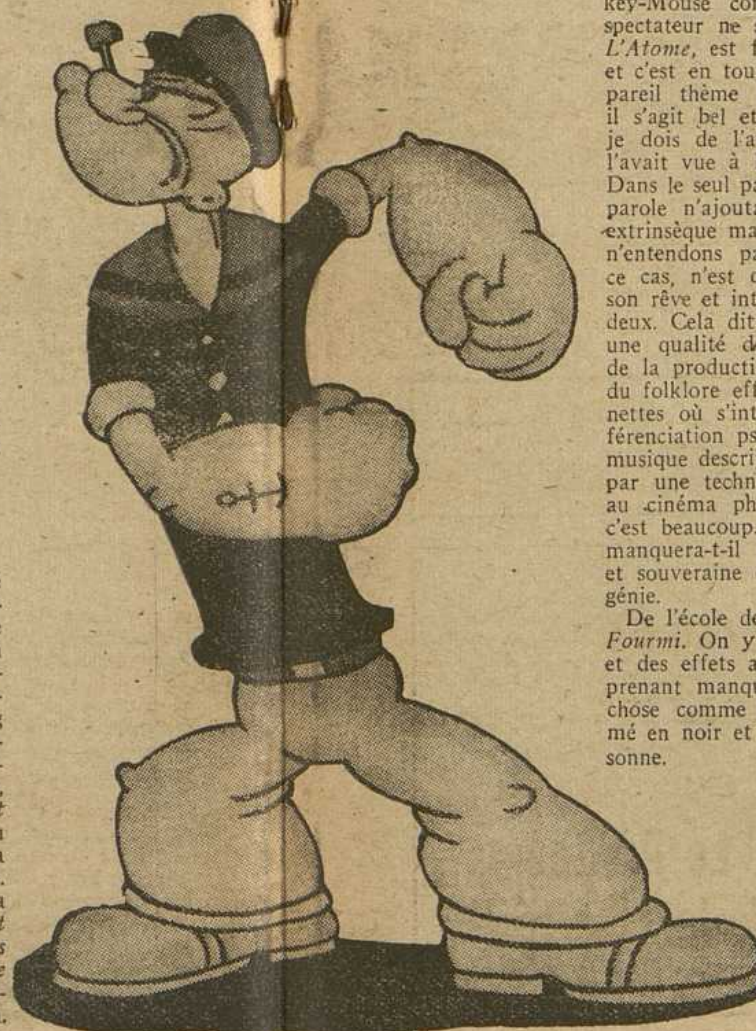
## les animaux du monde se sont donné la patte

que qui est la marque de Grimault et qui fait la continuité esthétique de sa création. *Le Petit Soldat*, l'œuvre nouvelle, est peut-être bien aussi la plus concertée et la plus achevée de toutes celles vues au festival. Celle en somme qui s'égale le mieux à ses intentions. Le registre de Grimault s'amplifie, et la synchronisation touche à la perfection. Le scénario est de Prévert, d'après Andersen, et la musique, non plus de Roger Desormière, mais de Kosma ; elle est fort bonne, bien qu'un peu trop omniprésente. Mais pourquoi, chez Grimault, cette persistance des ruptures de tonalités dans les couleurs, parfois malheureuses, et qui ne me paraissent pas dramatiquement nécessaires ?

animée. A ce titre, assurément, c'est une date. Saluons ces pionniers. Toutefois, si l'on isole l'apport de ce film pour ne le regarder que d'un point de vue esthétique, je suis loin de bécoter.

par Jean QUEVAL

d'admiration. Comme j'en parlais avec notre cher André Bazin, il m'expliqua que j'avais la réaction de la concierge devant un mâtisse. Vous pouvez compter, qu'il s'est repaillé de *La Poulette grise*.



« POPEYE » DIT « MATHURIN »

**L**A participation de la Grande-Bretagne est déconcertante. *Widdicombe fair* et *Lincolnshire poacher* sont des fusains où l'animation est donnée par l'introduction progressive de motifs nouveaux dans le plan. Il s'agit d'enseigner aux écoliers des chansons folkloriques ; le dessin ne sert que de support et d'illustration. La seconde chanson (*Lincolnshire poacher*) a, dans son expression animée, plus de rythme et de densité que l'autre. Avec le caractère pédagogique de ces tentatives peut-être mis en parallèle le caractère de propagande de *Charley's march of time*, une bande en couleur pleine d'humour qui, pour défendre et illustrer la sécurité sociale, brode sur le mythe de la sécurité à travers les âges, en un *flash-back* somptueux : la caverne, le pont-levis, etc.

**Q**UELQUES-UNS des films canadiens ont été accueillis par les quolibets d'une salle sotte-ment « parisienne », à cause, j'imagine, de leurs thèmes naïfs (chansons folkloriques en français). Nous sommes généralement en présence, ici, de deux auteurs, deux jeunes pionniers : Norman Mac Laren et George Dunning qui ont employé et parfois découvert des techniques différentes. En 1942, époque la plus difficile du ravitaillement de la Grande-Bretagne, le Canada produisit *Green Pastures*, or *the fight for food*, qui, dans un graphisme amusant, au service d'un slogan de propagande, oppose la vache et le cheval. C'est linéaire et synthétique. C'est un film de disciples d'Emile Cohl. Par la suite, nos auteurs ont étoffé leur manière. *Cadet Rousselle*, *Christmas Carol*, *Chants populaires* sont du découpage de pantins animés. *Fantaisie sur un tableau du XIX<sup>e</sup> siècle* est d'un romantisme peut-être désespéré et peut-être hugolien. J'en viens au gros morceau. Il se nomme *La Poulette grise*, et c'est l'introduction de la couleur

DES Tchèques, dont on sait l'immense effort en ce domaine, nous attendions beaucoup. En gros, je puis dire que nous n'avons pas été déçus. Je crois comprendre qu'il y a deux écoles dans ce pays : celle de Trnka (marionnettes en couleurs) et celle de Zlín (dessins animés en noir et blanc) ; pour les lecteurs qui aiment les précisions, Trnka est un nom d'auteur et Zlín est un nom de lieu. Je préfère l'école des marionnettes dont nous avons vu cinq films. Je dois faire quelques réserves sur leur symbolisme. L'un d'eux, intitulé *La Kermesse*, montre, paraît-il, la longévité des superstitions. Soit. Je le sais parce qu'on me l'a dit, mais je parie tous les Mickey-Mouse contre une cacahuète que pas un spectateur ne s'en est douté. Un autre, intitulé *L'Atome*, est fort savoureux, ingénieux et neuf, et c'est en tout cas la première fois que je vois pareil thème traité par le dessin animé : car il s'agit bel et bien d'une fable politique. Mais je dois de l'avoir comprise au fait que Bazin l'avait vue à Prague et se l'était fait expliquer. Dans le seul parlant des cinq, *Le Petit cadeau*, la parole n'ajoutait rien pour cette bonne raison extrinsèque mais décisive, que vous et moi nous n'entendons pas le tchèque ; ma critique, dans ce cas, n'est que celle-ci : l'homme qui raconte son rêve et introduit l'histoire est absolument hideux. Cela dit, ces films sont remarquables par une qualité de couleur qui triomphe aisément de la production américaine entière ; par le sens du folklore efficace ; par l'humanité des marionnettes où s'introduit un commencement de différenciation psychologique ; par l'agrément de la musique descriptive ; par le sens du ballet ; enfin, par une technique de découpage qui emprunte au cinéma photographique. On conviendra que c'est beaucoup. Il manque encore, et sans doute manquera-t-il toujours, la cocasserie désinvolte et souveraine du génie américain. A chacun son génie.

De l'école de Zlín nous avons vu *Freda et la Fourmi*. On y voit un escargot et une fourmi, et des effets attendus, et l'on y déplore un surprenant manque de bonne grâce. C'est quelque chose comme l'expressionnisme du dessin animé en noir et blanc. Je n'en veux dégouter personne.

**L'**ECOLE russe fut pour moi une révélation intégrale. Le procédé employé est naturellement l'*Agglacolor* et, comme pour les Tchèques, on remarque une tentative d'apprivoiser tous les moyens du cinéma. Je sais bien que Walt Disney a mêlé, ici et là, le cinéma ordinaire aux dessins. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit ici : c'est

d'une construction dramatique et technique qui se souvient à point nommé du cinéma photographique. Ainsi, approchons-nous, d'un pas de plus, du cinéma total qu'annonçait naguère le prophète Barjavel. L'animation paraît avoir assimilé la technique américaine. La palette est de bon goût dans des dominantes de pastel. *Mé-lodie du printemps*, avec moins de risques et moins de dégâts par conséquent, rappelle *Fantasia*. Je veux dire les bons moments de *Fantasia*. Mais c'est une approximation, naturellement, et c'est pour me faire comprendre par analogie. Il y a plus de grâce, plus de musicalité que dans Disney, et comme dans Disney, un ballet de grenouilles et des travellings. Mais rien, d'autre part, qui ait la joie et l'éclat, par exemple, du ballet des champignons de Disney, et la couleur manque ici de chaleur. Nous avons vu deux autres films russes : *La Plume d'aigle* et *La Queue du paon*. Voici ce que j'ai compris à *La Queue du paon*. Il y a un bicycliste brancardier qui ressemble à Francisque Gay. Il y a un ours. Le bicycliste apprivoise l'ours. Ce n'est pas une fable politique.

**E**T les Américains ? Eh bien, mais, les Américains sont les Américains. Leurs couleurs sont couleurs de magazines, et qu'elles nous fassent hurler, n'est-ce pas, ils s'en moquent un peu. Leurs histoires et leurs procédés ne témoignent pas d'un grand esprit de renouvellement : mais ils sont l'assise d'une industrie. Industrie, en outre, où le plagiat est visiblement matière monnayable. C'est ainsi que Paramount a montré deux *Mathurins* : ce ne sont pas des *Mathurins* de l'inventeur de Mathurin, Fleischer ; non, ce sont des *Mathurins* de M. Paramount. Avec tout cela, pour l'humour des situations, la silhouette des personnages, la cocasserie, comme je crois bien l'avoir dit déjà, pour l'invention et l'animation, pour les gags et la désinvolture, ils

demeurent inimitables et imbattables, et le public l'a compris, réagissant bien dès qu'il se retrouvait en pays de connaissance. Non que ces qualités soient partout présentes. *The Plastics inventor*, de Disney, est le contraire de l'invention : c'est le plagiat, en moins bien, de l'épisode aérien de *Saludos amigos*. Mais il y a des moments inoubliables. L'ange changé en poulet rôti par la fusée atomique (*Mathurin et la fusée volante*). Pluto éternuant dans un nuage de bulles de savon (*Pantry pirate*). Plusieurs épisodes de *For better or nurse* (sottement traduit par *Mathurin candidat à l'hôpital*). Tout *Tiger trouble* (le tigre qui se fond dans le paysage, la marche de l'éléphant sur le rythme de la batterie, etc. Oui, ces moments sont inoubliables. Et il y a M. Walter Lantz. Nous sommes, je le veux bien, en pleines cartes postales et, je le veux bien, le pivot de *Woody woodpecker* rappelle un peu Donald, et le démarrage de l'histoire même est laborieux. Mais quelle joie ! Et quel pivot ! qui joue du rasoir comme d'autres de l'harmonica et qui empoisonne son monde avec une fièvre irrésistible et une gratuite bonhomie. Mêmes remarques pour l'autre Walter Lantz, *Sioux syncopés* : un peu laborieux comme mise en route, mais souvent irrésistible, et il y a un Sioux, que dix-huit flèches ont percé de dix-huit trous, et qui fonce tel le bolide, malgré les courants d'air. Ce M. Walter Lantz est au jazz (si j'ai bien compris ce que le *be-bop* est au jazz) et au dessin animé ce que le *be-bop* est au jazz (si j'ai bien compris les exégèses de MM. Boris Vian, Charles Delaunay et Hugues Panassié, mais c'est douteux).

**I**L y a du monde. L'ours de l'U.R.S.S. et le renard tchèque sont sur la piste sioux de Walter Lantz. Donald le canard, Mickey la souris, Pluto le chien ont des frères d'Europe centrale et orientale. La famille s'agrandit. Si tous les animaux du monde pouvaient se donner la main...



LE PETIT SOLDAT DE PAUL GRIMAUT. Au pays des jouets la danseuse est entraînée par le diable dans une ronde folle (en haut), mais elle s'échappe et retrouve le petit soldat (en bas).



## UN GRAND CONCOURS "ELECTRIQUE"

organisé par L'ECRAN français

# Qui sera Rouletabille ?

dans "Le Mystère de la chambre jaune" et "Le Parfum de la Dame en noir"



Rouletabille tel que l'a vu un des illustrateurs de Gaston Leroux (d'après les Editions Laffitte)

**S**INSPIRANT de l'œuvre célèbre de Gaston Leroux, Vladimir Pozner vient de terminer le scénario de deux grands films : « Le Mystère jaune » et « Le Parfum de la Dame en noir ».

Ces deux films seront très prochainement réalisés, le premier par Henri Aisner, le second par Marcel Cravenne.

« Mais qui pourra le mieux incarner le si curieux personnage du journaliste-détective Rouletabille ? »

C'est ce qu'à l'heure actuelle, scénariste et réalisateurs sont en train de se demander et...

« C'est ce qu'ils ont décidé de vous demander à vous tous, lecteurs de « L'Ecran français ».

« Nous savons, nous ont-ils dit en nous proposant ce concours, que nous consulterons par « L'Ecran français » l'élite des amateurs de cinéma. Nous serons donc heureux d'être conseillés par eux. »

### LE MODE DE CETTE CONSULTATION EST DES PLUS SIMPLES

Cette semaine, nous vous rappelons comment Gaston Leroux « voyait » Rouletabille. Les prochaines semaines, le scénariste Vladimir Pozner, Henri Aisner, réalisateur du *Mystère de la chambre jaune*, et Marcel Cravenne, réalisateur du *Parfum de la Dame en noir*, vous diront successivement comment ils imaginent leur personnage.

Lorsque vous aurez lu ces quatre articles et que vous posséderez, par conséquent, tous les éléments nécessaires pour vous forger une opinion personnelle.

**VOUS N'AUREZ, VOUS, QU'A NOUS DESIGNER LE NOM DE L'ACTEUR QUI, A VOTRE AVIS, EST LE MEILLEUR QUALIFIE POUR JOUER LE ROLE DE ROULETABILLE.**

Vous pourrez, à votre choix, désigner une grande vedette ou un acteur encore peu connu, voire un acteur qui n'aurait jamais fait encore de cinéma, si vous jugez qu'il possède les qualités nécessaires pour tenir le rôle.

### ...DES RÉCOMPENSES SENSATIONNELLES ET INATTENDUES !

Faute de place, nous ne publierons que dans nos prochains numéros la liste complète des nombreux prix dont notre concours est doté ; mais, dès aujourd'hui, nous pouvons vous annoncer :

**1° Un bon pour consommation gratuite de 400 kw-heure d'électricité !**

(Soit la dépense moyenne d'électricité d'un ménage en un an.)

**2° Un bon pour consommation gratuite de 200 kw-heure d'électricité !**

(Soit la dépense moyenne d'électricité par un ménage en six mois.)

### ...ET TOUS LES PARTICIPANTS ONT UNE CHANCE DE GAGNER

Car :

1° Le gagnant sera, bien entendu, celui dont le conseil aura été suivi, c'est-à-dire qui aura désigné l'acteur finalement engagé ;

2° En cas d'ex-æquo, il sera procédé à la répartition des prix entre les gagnants par voie de tirage au sort en présence d'un huissier ;

3° Une fois le ou les gagnants récompensés, tous les prix restants seront répartis par voie de tirage

au sort, en présence d'un huissier, entre tous les participants à notre concours sans exception ;

4° La distribution des prix aura lieu à l'occasion du premier tour de manivelle ;

5° Les concurrents auront la faculté de voter pour plusieurs acteurs à condition qu'ils remplissent un bulletin par acteur et qu'ils joignent à chacun de leur envoi une série des bons-concours que nous publions à partir de cette semaine.

**PRIX OFFERTS PAR L'ÉLECTRICITÉ DE FRANCE**

ATTENTION ! NE NOUS ENVOYEZ PAS CE BON AUJOURD'HUI MAIS

CONSERVEZ-LE SOIGNEUSEMENT.

VOUS LE JOINDREZ AU BULLETIN DE VOTE QUE NOUS PUBLIERONS A L'ISSUE DE NOTRE CONCOURS

CONCOURS

Qui sera Rouletabille ?

BON-CONCOURS

N° 1

### Comment GASTON LEROUX

**P**OUR Gaston Leroux, Joseph Josephin, dit « Rouletabille », reporter, n'a que dix-huit ans. Il doit son surnom à sa grosse tête, au front bosselé, tête intelligente mais point belle. Rouletabille est petit, mais n'aime pas qu'on le plaisante sur sa taille ou sa jeunesse. Il fume la pipe et affectionne les cravates lavalière. Il est agile, mais la force physique n'est point sa qualité dominante. Il est débrouillard, audacieux, tantôt gai, tantôt grave, brusquement. Il ne déteste pas faire de l'ironie et il donne volontiers à ses agissements un tour assez mystérieux. Partout où il passe, sa personnalité s'impose. Il a des dons innés d'observation et de déduction logique. Ses méthodes, quand il procède à une enquête, rappellent assez celles de Sherlock Holmes, qu'il vénère ; il découvre le détail révélateur, prend « sa raison par le bon bout », force les faits les plus contradictoires « à entrer dans le cercle de sa raison », perce les mystères les plus épais... et triomphe.

Tel est, en bref, le portrait physique et moral de Rouletabille tel qu'il se dégage des romans de Gaston Leroux.

voyait ROULETABILLE

### EN BREF...

\* Les firmes d'actualités cinématographiques éditées en France, ont offert, à S.A.R. la princesse Elizabeth, en souvenir de son voyage à Paris, le film complet de cet important événement. Ce document, portant la signature de la Presse filmée, qui l'a réalisé, a été remis par les membres de la Chambre syndicale, à Sir Oliver Harvey, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris.

\* Jean Servais, qui a terminé les extérieurs en Normandie du film Une si jolie petite plage, a repris son rôle au théâtre des Mathurins dans la pièce d'Emmet Lavery, La Première Légion. Jean Marchat, a également repris dans cette pièce le rôle du supérieur de l'ordre tenu jusqu'ici par Paul Etty.

\* Notre confrère Frank J. Deeth commence cette semaine son premier film en 35 mm. Il s'agit d'un film de six cents mètres, intitulé provisoirement Amour interdit, et qui sera interprété par Odile Versois, ses deux sœurs Olga Ken et Hélène Versois, Claire Muriel, Colette Ripert, Jacques Hilling (qui vient de diriger L'Escaleur d'Yves Farge) et peut-être Georges Rollin.

\* Roger Blanc tournera en août Modèles de Paris, film sur la Haute Couture, avec Françoise Christophe, Jean Parédès et Guy Decombes.

\* René Le Hénaff commence Scandales, scénario de Pierre Léaud, interprété par Paul Meurice, Odette Joyeux, Dinan, Philippe Lemaire et Jacqueline Poirier.

\* Fernand Ledoux, Suzy Delair, Monelle Valentin et Alain Cuny sont engagés pour tourner Pattes blanches, scénario et mise en scène de Jean Anouilh, images d'Agostini et décors de Léon Barsacq.

\* Rossellini a commencé, près de Naples, les prises de vues de La Machine à tuer les méchants, film sans acteurs, d'après un scénario d'Eduardo de Filippo. Trois mois de tournage prévus. Aussitôt après il commencera Saint François d'Assise en Ombrie.

\* Ricardo Freda a donné le premier tour de manivelle à Rome de Guarany, film italo-brésilien sur la vie de Carlos Gómez, le compositeur brésilien. Freda tournera à la Scala de Milan puis en extérieurs à Rio de Janeiro et São Paulo. Il a pour interprètes le Portugais António Vilar et l'Italienne Mariella Lotti.

\* René Chanas est rentré de Norvège où il tournera cet automne, d'après le roman « de Maurice Maeterlinck » Weyer, Un sourire dans la tempête (prix Goncourt 1928). Interprétation probable : Henri Vidal, Paul Maudrize, Raymond Dussier et Knut Wigert, un des plus grands acteurs norvégiens.

\* Paul Grimault a commencé les premières post-synchronisations de son dessin animé de long métrage, La Bergère et le Ramoneur, scénario de Jacques Prévert, musique de Kosma. Pierre Prévert dirige les acteurs devant le micro. Distribution : le roi : Fernand Ledoux ; l'oiseau : Pierre Brasseur ; le ramoneur : Serge Reggiani ; le sentineux : Félix Oudart ; le chef de la police : Yves Deniaud ; l'aveugle : Roger Blin ; le mendiant : Maurice Schutz ; la bergère : Anouk Aymé.

\* Ida Lupino épousera le 21 juillet le producteur Collier Young. Pour tourner Unfaithfully Yours, de Preston Sturges, Linda Darnell a appris le piano. Maureen O'Hara a l'intention d'adopter deux enfants d'un orphelinat irlandais lors du séjour qu'elle fera au mois de décembre dans son pays natal. Errol Flynn réclame trois cent mille dollars de dommages et intérêts à un magazine cinématographique américain qui avait « décrit » son premier baiser avec trop de détails.

\* Après une panne d'avion dans une île des mers du Sud, Julien Duvivier est de retour à Hollywood. Il repartira incessamment pour Tahiti pour les prises de vues du Mariage de Loti.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la fin de l'enquête de Henri-François Rey sur le cinéma américain

DANS UN NUMERO SENTIONNEL LES

## LETTRES françaises

commencent en feuilleton la publication du scénario de JEAN GREMILLON

### "Le Printemps de la Liberté"

Le film qu'on ne veut pas laisser voir aux Français



Une expression de Fernand Ledoux dans « L'Ombre ».

**T**RENTE films ont imposé Fernand Ledoux auprès du public populaire. Et cette consécration que le cinéma accorde aux gens de théâtre, Ledoux l'a trouvée à l'âge de quarante-cinq ans.

Il y a quelques semaines L'Ecran français, sous la plume de François Timmory, a consacré un article à la carrière et à l'art de Fernand Ledoux. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Mais il nous a paru intéressant, à l'occasion de la sortie de L'Ombre, où il a pour partenaire Renée Faure, de demander à Fernand Ledoux de décrire la personnalité de cette brillante comédienne de la scène et de l'écran qu'est Renée Faure.

Renée Faure et Fernand Ledoux furent souvent partenaires à l'écran, après l'avoir été à la Comédie-Française. Ils ont tourné ensemble L'Assassinat du Père Noël, de Christian-Jaque — qui marquait les débuts à l'écran de Renée Faure, Des jeunes filles dans la nuit, de René Le Hénaff, Béatrice devant le désir, de Jean de Marguenat, Sortilèges, également de Christian-Jaque et enfin, tout récemment, L'Ombre, mis en scène par André Berthomieu, d'après le roman de Francis Carco, film qui paraît sur les écrans parisiens cette semaine.

# RENEE FAURE

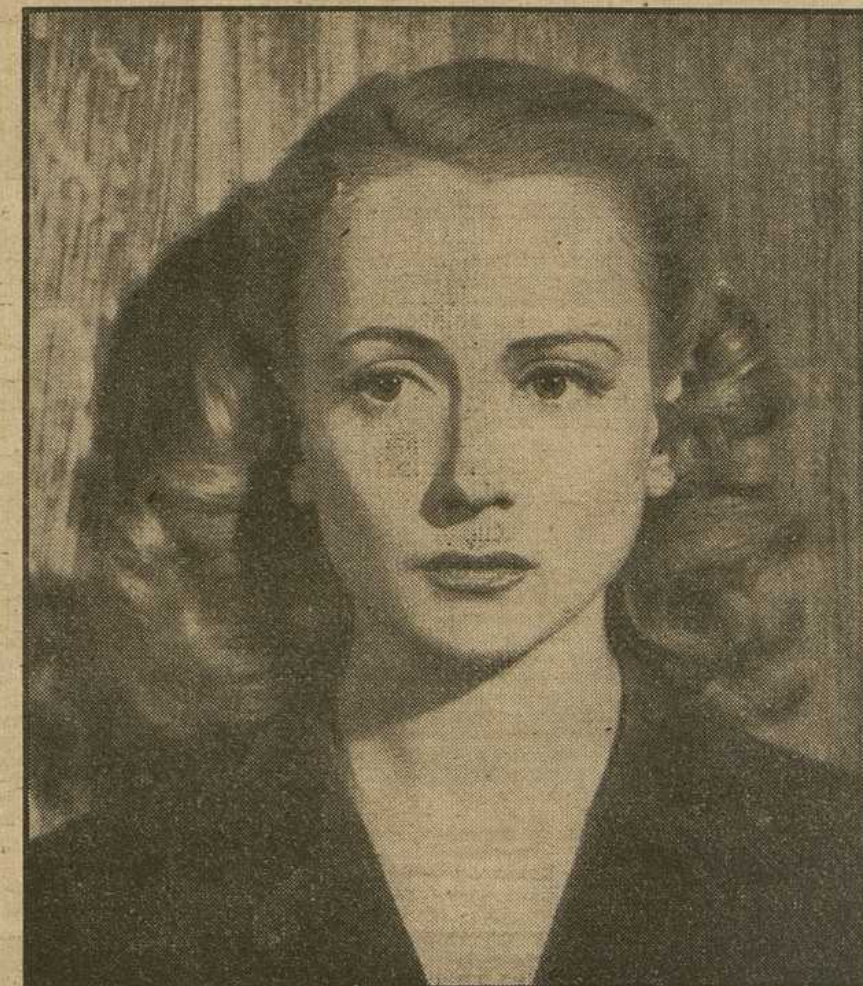
## telle que la voit

# FERNAND LEDOUX

## son partenaire dans

# "L'OMBRE"

## d'après Francis Carco



**L**ORSQUE j'ai vu pour la première fois Renée Faure, nous dit Fernand Ledoux, il y avait déjà quelque dix-sept ou dix-huit ans que j'étais au Français.

Renée Faure... c'était alors une jeune fille fine comme une lame de couteau. Elle se présentait pour une audition et « donna » Psyché, de Molière.

Evidemment les qualités de cette débutante nous séduisirent tous. Et comme il est d'habitude au Français, avant d'engager « un nouveau », on fit une petite enquête sur ses antécédents.

Nous apprîmes ainsi qu'elle était ce qui est convenu d'appeler une jeune fille de bonne famille et sortait de la sévère institution de la Légion d'honneur... Par la suite, elle m'a avoué n'être pas une élève très patiente et qu'il lui était arrivé de sauter plusieurs fois le mur...

J'ai interprété avec elle deux pièces au Français, Asmodée, de François Mauriac et La Nuit des rois, d'après Shakespeare, toutes deux mises en scène par Jacques Copeau.

On pourrait comparer Renée Faure à un petit cheval de race. Au point de vue actrice, son emploi représente à peu près ce que l'on nommait au xvi<sup>e</sup> siècle la « princesse de tragédie ». Elle a une douce retenue, mais aussi un petit côté étrange. Elle n'a, bien sûr, nullement les allures d'une vamp, mais elle porte en elle un certain mystère, qui est la source de son charme.

Pour moi, elle est la jeune fille française, mais une jeune fille racée.

C'est une comédienne. Car j'ai une théorie, peut-être un peu arbitraire, je l'avoue, sur les gens qui « jouent ». J'estime qu'il y a deux catégories : les acteurs et les comédiens. Les acteurs ont une personnalité bien déterminée : ils restent eux-mêmes quel que soit le rôle. Les comédiens, au contraire, sont des menteurs ; ils entrent toujours dans « leurs rôles ».

Renée Faure est une comédienne. Une grande comédienne.

Et j'ajouterais que, dans les coulisses et sur les plateaux, elle est totalement différente de ce que le public l'imagine ou peut l'imaginer. Elle adore rire et faire des blagues.

C'est une vraie gag-girl.

TACCHELLA.



Deux scènes de « L'Ombre » : Louigny, Pierre Louis et Pauline Carton (à gauche) ; Fernand Ledoux et Renée Faure (à droite).





# Les Films de la Semaine

## LA FIGURE DE PROUE : pacotille (Français)



Scén., adapt. et dial. : Simon Gantillon, d'après l'œuvre de Robert Gys. Christian Stengel, Interp. : Madeleine Sologne, Georges Marchal, Pierre Duda, Many Dalmès, Balthus, Habib Benglia, Jacqueline Pierreaux, Images : René Gaveau, Son : Jean Bertrand, Décor : Robert Gys, Musique : Maurice Thiriet, Prod. : C. G. C. Pathe-Cinéma, 1947.

Georges Marchal est un de ces beaux matelots ténébreux comme il en faut pour illustrer les cartes postales annivérissaires et donner des thèmes aux chansons de plein air que Suzy Solidor chantera dans les cabarets. Déjà à bord du trois-mâts où il naviguait, il s'était pris d'une étrange passion pour la tête de femme dont s'ornait la proue. Et voilà qu'en congé, le hasard le fait rencontrer en une châteline, Madeleine Sologne, altière, capricieuse et riche, fille de banquier, image vivante de cette image près de laquelle il se plaisait à rêver quand il voguait sur l'immensité des flots argentés par la lune (de style du film se gagne !).

Comme Madeleine Sologne, elle, n'est pas de bois, elle est sur le point de se donner à un beau matelot. Mais elle perd son père et notre matelot la perd. Alors, il rembarque et berce sa nostalgie en bourlinguant de par le monde. A Shanghai, il passe une folle nuit en compagnie d'une prostituée en qui il a cru reconnaître sa belle (il a la manie des ressemblances, ce garçon) ; puis il fait naufrage ; puis il apprend qu'il a un fils de la sœur de Pierre Duda. De retour au pays, il croise à nouveau Sologne, mais, cette fois-ci, il ne veut plus la reconnaître (sa manie lui a passé). Il ira, le regard de plus en plus lointain, réparer sa faute et se faire élucider.



Pierre Duda, Georges Marchal et Jacqueline Pierreaux : « Figure de proue ».

Le grave n'est pas que cette histoire de marin qui n'est ni chair ni poisson, oscille perpétuellement entre deux pacotilles, une pacotille réaliste et une pacotille lyrique ; le grave n'est pas qu'elle soit mal pensée, bêtement construite, ridiculement dialoguée et, conséquemment, injouable, donc mal jouée.

Cela ne fait jamais qu'un mauvais film de plus.

Non : le grave c'est que certains producteurs s'imposent de telles cablombredaines — même bien traitées — puissent encore plaire au public.

Et qu'ils s'entêtent à fabriquer de dévotions aérées.

A propos, les fabricants de « Figure de Proue » se préparent à remoudre « Mayerling ».

François TIMMORY.

## MON PROPRE BOURREAU : une intéressante étude psychanalytique (Angl. v. o.)



### MINE OWN EXECUTIONNER

Scén., d'ap. : Nigel Balchin. Réal. : Anthony Kimmins. Interp. : Burgess Meredith, Kiron, Michael Gray, Michael Shepley, Christiane Norden, Barbara White, Walter Fitzgerald, Edgar Norfolk, Musique : Benjamin Franklin, Prod. : London Film, 1947.

Le psychiatre Félix Milne exerce sa profession avec la ferveur d'un apôtre. Dans une clinique considérée avec méfiance par la médecine traditionnelle, il soigne presque bénévolement des pauvres types empoisonnés de complexes. Mais, fait paradoxal et amer pour un homme de sa spécialité, lui-même est atteint d'un trouble mental dont il ne parvient pas à se guérir et qui détruit son bonheur conjugal. Il s'irrite de la moindre maladresse de sa gentille épouse Patricia et est attiré par la sexualité provocante de Barbara. Un jour, une jeune femme vient supplier Milne de traiter son mari qui a manqué de l'étrangler au cours d'un accès de folie. Le médecin, appliquant les procédés usuels de la psychanalyse, se dévoue à extraire du subconscient de son patient les raisons de son déséquilibre passager. Après avoir obtenu de l'homme l'aveu de complexes de culpabilité consécutifs à ses aventures de pilote de guerre en Birmanie, il espère que c'en est fini de son obsession criminelle. Mais, quelques heures plus tard, le névropathe décharge son revolver sur sa compagne, puis se suicide au sommet d'un immeuble.

Pour avoir fait confiance à sa science au lieu d'arrêter à temps la police, Milne porte de lourdes responsabilités, d'autant plus graves judiciairement qu'il ne possède pas de diplôme de médecin. Le témoignage d'un confrère, d'ailleurs, lui arrache un verdict d'acquiescement à un juge fort mal disposé, car, docteur lui-même, il tient les psychanalystes pour des « charlatans ». Découragé, sceptique, Milne est décidé à abandonner la partie, lorsque l'entrée dans son cabinet d'un humble et triste petit garçon à lunettes, sur les déficiences duquel son intervention a été efficace, lui redonne l'énergie de poursuivre sa mission.



Kieron Moore et Barbara White : « Mon propre bourreau ».

## CRÉATEUR DE MONSTRES : monstrueusement bête (Am. v. o.)

### THE MONSTER MAKER

Réal. : Sam Newfield. Interp. : Carol Naish, Ralph Morgan, Prod. : P. R. C., 1944.



Le visage blanc, l'œil noir et la barbe luisante, toujours en smoking, le docteur Markoff est un redoutable spécialiste des maladies glandulaires en général et de l'acromégalie en particulier (du grec : akros, extrême, et megas, grand), affection caractérisée par l'hypertrophie des extrémités.

Sa femme intéressait un peu trop un confrère : il lui inocula l'acromégalie, et la malheureuse gonfla jusqu'à en crever. Là-dessus, il aperçoit la fille du fameux pianiste Laurence. Elle ressemble comme une jumelle à la morte : il veut l'épouser. Le père s'y oppose : il lui inocule l'acromégalie. Et ce n'est pas pour rien qu'on l'a imaginé pianiste, ce père. C'était pour introduire le drame du virtuose aux doigts qui enflent et s'immobilisent. Heureusement, l'acromégalie est un mal très docile. Maryse, l'assistante du docteur Markoff, ou si vous préférez Pétioff, qui s'obstinait à l'aimer contre toute logique psychologique et sentimentale, admet enfin qu'il a dépassé la dose en lui envoyant un orang-outang pour la tuer. Elle se rebelle et guérit le pianiste, après que celui-ci a supprimé le docteur.

Ce n'est pas grotesque à hurler, comme on pourrait le croire. Mais ce n'est pas moins insoutenable. Sans parler de la thèse « scientifique » à laquelle les médecins trouveraient sans doute à redire, l'histoire est totalement dépourvue de crédibilité. Le récit est mené de façon puérile et maladroite, avec de longs dialogues entre des protagonistes s'expliquant en détail des situations qu'ils connaissent parfaitement.

Est-ce du cinéma ? Sans doute, puisqu'il s'agit d'images (mises et mal éclairées) projetées sur un écran. Mais c'est surtout d'un « numéro » de maquillage, le clou étant la tête et les mains du pianiste transformées en coquilles gaules.

Jean THEVENOT.

## LE BANNI : un western intéressant (Am. d.)

### THE OUTLAW

Réal. : Howard Hughes. Interp. : Jane Russell, Jack Buettel, Thomas Mitchell, Walter Huston, Prod. : Artists Associated, 1941.



La voici donc enfin cette fameuse Jane Russell, la découverte d'Howard Hughes dont les quelque 250.000 photos répandues à travers le monde nous ont déjà donné un aperçu sinon de son talent, du moins de ses charmes.

Il faut dire qu'au premier abord on est assez déçu par Le Banni, « western » qui tourne entre quatre murs autour d'une femme et de quelques revolvers... En revanche, il est indéniable qu'en choisissant Jane Russell, celui qui jadis lança Jean Harlow ne s'est pas trompé ; j'avoue avoir été charmé par Jane Russell, mais plus par ses yeux, sa bouche et son teint que par cette poitrine qu'une habile publicité nous a rendue familière depuis 1941, c'est-à-dire depuis la première sortie de ce film qui fut interdit durant quatre ans par la censure de M. Johnston (on ne voit d'ailleurs guère pourquoi).

Le Banni n'est donc qu'un « western » peu conventionnel, mais où les qualités du scénariste Jules Furthman se révèlent pour la première fois à l'état brut. D'autre part, la photographie du maître opérateur Gregg Toland, qui a cherché à donner à son œuvre un caractère néo-réaliste, est assez exceptionnelle pour que ce film mérite d'être vu.

Outre la violente et charnelle Jane Russell, la distribution comprend Thomas Mitchell et Walter Huston qui rivalisent de talent dans ce film sec et dépouillé, mais où l'on respire malgré tout le parfum de la poudre et de la chair...

TACCHELLA.



CLAUDE GENIA

## MARCHANDS D'ILLUSIONS : La publicité assez drôlement satirisée (Am. v. o.)



### THE HUCKSTERS

Scén. : L. Davis, d'après F. Wakeman. Réal. : Jack Conway. Interp. : Clark Gable, Deborah Kerr, Keenan Wynn, Sidney Greenstreet, Adolphe Menjou, Ava Gardner, Edward Arnold, Images : Harold Rosson, Décor : Edwin R. Willis, Musique : Lennie Hayton, Prod. : M. G. M., 1947.

L'originalité se tient dans le sujet : les agents de publicité font les frais du scénario.

Marchands d'illusions pourrait être, au fond, la vengeance des vedettes, des metteurs en scène de Hollywood dont les prélèvements des agents rongent les salaires. Toute une faune colorée, exotique et ingénieuse, dont le public ignore généralement l'existence et comprend mal l'utilité, s'agit en effet dans les confuses des postes de radio comme des firmes de cinéma.

Beau sujet dont la violence n'exclut pas l'humour d'un indéniable intérêt anecdotique.

Clark Gable gagne de l'argent en réussissant à faire connaître une nouvelle marque de savon et en présentant au grand patron « Evans une excellente émission publicitaire. Evans est un tyran ; il s'ingénie à faire régner la peur autour de lui, il l'entretient sadiquement. Gable finit par lui dire son vrai nom, et le visage avec le contenu du carafon d'eau, démissionne, abandonne pour toujours ce métier qui le déshonore et épouse Deborah Kerr sans un rond en poche.

Qu'on ne croit pas que le scénariste Luther Davis ait écrit, à partir de la nouvelle de Frederic Wakeman, une histoire profondément originale. On voit à la lumière de ce « condensé » qu'il n'a pas craint de jouer (trop souvent) le rebours du conventionnel. C'est dommage parce que la manière du réalisateur, Jack Conway, sans être originale,

## LA SECONDE MADAME CARROL : Un crime curieusement conté (Am. v. o.)



### THE TWO Mrs CARROLLS

Scén. : T. Job d'ap. : Martin Vale. Réal. : P. G. W. Marshall. Interp. : Humphrey Bogart, Barbara Stanwyck, Alexis Smith, Nigel Bruce, Isabel Elsom, Fat O'Moore, Images : P. Verrell Marley, Décor : B. Friend, Musique : Franz Waxman, Prod. : Warner Bros., 1947.

Geoffrey Carroll fait la connaissance, au cours d'un séjour en Ecosse, d'une jeune fille, Sally, qui devient bientôt sa maîtresse. Amour puissant, irrésistible, jusqu'au jour où Sally apprend fortuitement que Geoffrey est marié. « Nous avons une petite fille de six ans, dit-il, et ma femme est infirme depuis le jour où elle l'a mise au monde. » Sally n'admettant pas que l'on divorce d'une invalide, s'enfuit. Quelques mois plus tard, Geoffrey la retrouve. Entre temps, sa femme est morte et ne s'oppose plus à son mariage avec Sally.

## CARREFOUR DU CRIME : terne (Fr.)



Scén. et dial. : Jean Hainin. Réal. : Jean Sacha. Interp. : Claude Génia, Louis Salou, André Valmy, Françoise Christophe, André Bervil, Jean Vilar, Michèle Phillips, Jean Debucourt, Palau, Images : H. L. Burel, Son : Jean Rioul, Musique : Jean Marion, Prod. : F. A. C., 1947.

Au temps où il tournait *Dernier Atout*, Jacques Becker était un jeune metteur en scène, encore pratiquement inconnu du grand public. Mais ce film, au rythme haletant et nerveux, imposa d'emblée sa valeur. Et la renommée ne le lâcha plus.

Avec *Carrefour du Crime*, Jean Sacha se trouvait au même point. Car si son *Fantôme* fit quelque bruit, il le dut beaucoup plus à son titre qu'à son contenu, et le nom de son réalisateur n'en éclata pas pour autant.

On voudrait pouvoir dire que *Carrefour du Crime* est — sans jeu de mots — le dernier atout de Jean Sacha. En toute honnêteté, on ne le peut pas. Car si ce film policier possède quelque agrément, si notamment la course-poursuite est habilement réalisée, la mise en scène n'a pas su prendre le pas sur un

scénario rocambolesque et assez invraisemblable, par tous les artifices du cinéma, l'atmosphère épaisse qui est convenue à cette aventure psychologique-policrière.

Les personnages nous restent étrangers et nous ne pénétrons dans l'intimité ni du brave garçon injustement accusé de meurtre ni de la crapule qui le pousse à la mort, ni de l'une des trois femmes qui papillonnent autour des deux héros. Pas même dans celle de ce guignolesque lanceur de couteaux dont l'utilité semble bien contestable.

Il en résulte une histoire un peu filandreuse, aux rebondissements trop prévus et aux complications cousues de gros fil qui n'a pas été « matée » par un réalisateur à poigne. Car, pour la maîtriser, il eût fallu faire preuve d'un tempérament plus audacieux et non pas seulement — comme c'est le cas — d'un métier bien possédé. Timidité que, sans doute, Jean Sacha saura rejeter la prochaine fois.

Salou, Debucourt, Valmy n'apportent à ce film rien d'autre qu'une totale bonne volonté, tandis que Claude Génia, Françoise Christophe et Michèle Phillips y rivalisent de charme, malgré une photographie qui ne les avantage pas toujours.

Jean NERY.



Deborah Kerr et Clark Gable : « Marchands d'illusions ».

témoigne d'une belle adresse. Conway, on le sait, n'est pas né de la dernière pluie.

Clark Gable est en partie responsable si le film semble finalement un peu lourd, un peu lent. Empêché, il fait des efforts pour aller vite sans y parvenir. Mais sa classe éclate dans les scènes de séduction où son sourire sûr de soi et le plissement asymétrique de ses sourcils lui assurent la réussite la

plus totale. A côté de lui, l'horrible Sidney Greenstreet joue une vedette de compositio de l'écran américain, crée le personnage d'Evans à sa manière, c'est-à-dire, de l'intérieur et de tout son poids. Adolphe Menjou est effacé. Keenan Wynn assez fou. Deborah Kerr est tendre, fragile, aimable. Ava Gardner dépeint un ser-pent éblouissant. Elle a également du talent.

Roger-Marc THEROND.

## LE MINOTAURE VOUS CONSEILLE...



Ne manquez pas...

La Bataille de l'eau lourde (un fait d'armes authentique, F.). — M. Verdoux (Charlie Chaplin, Am.). — Paris 1900 (le document d'une époque, F.).

Allez voir...

Antoine et Antoinette (scènes de la vie de Paris, F.). — Au cœur de l'orage (l'épopée du Vercors, F.). — Boomerang (le dilemme d'un magistrat honnête, Am.). — Crossfire (un assassin antisémite, Am.). — La Dame du lac (la caméra dit le, Am.). — Mon propre bourreau (psychanalyse, Ang.). — Monsieur Vincent (Pierre Fresnay, Fr.). — La Vie en rose (le drame d'un pion, Fr.).

Pour passer le temps...

Bambi (un Walt Disney pour enfants, Am.). — Emile l'Africain (Fernandel, Fr.). — Les Enchaînés (amour et espionnage, Am.). — Nouvelle-Orléans (Louis Armstrong, Am.).

Si vous ne les avez pas vus...

Les Enfants du Paradis (le boulevard du crime en 1830, Fr.). — La grande parade de Charlot (Chaplin, Am.). — Paris (la libération en Italie, Ital.). — Vous ne l'emporterez pas avec vous (l'humour de Frank Capra, Am.).

## LE CAVALIER DU KANSAS : un de plus (Am. d.)

### THE KANSAN

Scén. : Harold Shumate. Réal. : George Archaimbaud. Interp. : Richard Dix, Jane Wyatt, Albert Dekker, Victor Jory, Eugene Pallette, Prod. : Artistes Associated, 1943.

Un western assez bien fait comme il y en a tant, avec des fusillades forcées, de jolies filles, des ponts qui sautent, un héros qui sacrifie sa vie pour arrêter des bandits et un autre héros qui épouse à la fin la plus belle fille de la ville. D'assez bonnes images, un rythme toujours soutenu, une interprétation passable de John Dix et Jane Wyatt. C'est tout.

## LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE : pauvre (Italien d.)

### IL ROMANZO DI UNO GIOVANE POVERO

Scén. : d'apr. Octave Feuillet. Réal. : Guido Brignone. Interp. : Ennio Zaccaria, Amédéo Nazzari, Caterina Boratto, Paolo Stoppa, Prod. : S.A.F.A.

Le Roman d'un jeune homme pauvre est tiré du livre d'Octave Feuillet. Ce n'est pas une référence, il est inutile de raconter cette affreuse histoire d'héritage, de secret de famille, de ruine et d'amour. Chacun la connaît pour l'avoir lue dans son livre de lecture courante, classe du certificat d'études. Si l'on ajoute que le film est plus mauvais que le roman, cela suffit, je pense, à décourager les moins difficiles.

Le réalisateur de ce film, Guido Brignone, est l'équivalent italien de notre Rivers. Même goût pour les feuilletons poussiéreux et mélodramatiques, même manque absolu du sens du cinéma, qu'ils prennent pour du théâtre filmé. Si vous avez cent francs à perdre et la curiosité de voir l'un des plus mauvais films de ces dix dernières années, allez voir Le Roman d'un jeune homme pauvre. Mais, alors, courez aussitôt après voir l'Atlas du Montévidéux. Sinon, vous risqueriez de partager les opinions de M. Duhamel sur le cinéma.

Robert PILATI.

Roger REGENT.







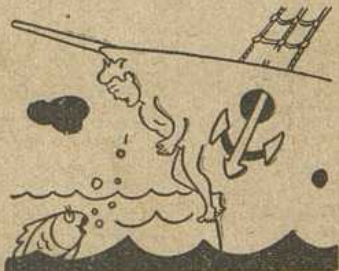
# Le film d'Ariane

**S**OUS prétexte que le cinéma est l'art des images animées, beaucoup de ceux qui le pratiquent ne croient plus qu'aux apparences. Tel qui a, une fois, interprété Dieu le Père se croit dorénavant d'essence divine et bientôt le Tout-Paris cinématographique ne sera plus peuplé que de personnages historiques ou d'échantillons humains hors série comme on n'en voit qu'à l'écran.

Car, notez bien que, tant qu'à faire, il faut savoir choisir son apparence. Et que bien rares sont ceux qui décident de se figer dans le rôle d'un idiot, d'un dégénéré ou d'un fou. C'est ce qu'on appelle des « rôles de composition ». Entendez par là que la nature même de l'artiste n'a rien à y voir et que seul le talent a parlé...

## Se paie-t-il notre... figure ?

**G**EORGES MARCHAL, quant à lui, en avait assez de se sentir bel officier. Il voulait changer de peau. Dans *Figure de proue*, il a pris celle d'un ma-



rin. Une peau de pêche, en quelque sorte. Il se trouve que ce nouvel étui lui colle pas mal du tout et qu'on le sent moins gêné aux entournures que dans ses rôles d'Apollon de confection.

Car, ça, c'est du cousu-main. Et même du joliment ravaudé, repris, stoppé, etc. S'il faut en croire un vieux de la vieille du cinéma muet qui assistait, à mes côtés, à la projection du film de MM. Dupé-Gantillon-Stengel. Il bouillait, le cher homme.

— Mais, protestait-il, c'est exactement le sujet d'un scénario primé, vers 1925, dans un concours où j'étais membre du jury.

— Allons, voyons. C'est extrait d'un roman de Gilbert Dupé, le célèbre auteur paysan...

— Vous allez voir. Je vous dis qu'il va « la » retrouver quelque part du côté de l'Indochine.

Etc., etc. Le cher vieil homme me prédisait tout ce qui allait arriver.

Mais, je veux croire qu'il ne s'agit que de coïncidences. Car M. Dupé ne ferait jamais cela, lui qui a tellement le vent en poupe.

## Ter repetita non placent

**I**L en est, par contre, qui ne se gênent pas. Ce sont ces Messieurs d'Hollywood.

On vous a déjà parlé du coup qu'ils nous ont fait, il y a quelques mois, avec *Jeanne d'Arc*. Pendant que Mme Ingrid Bergman tournait là-bas *Les Pucelles*, nous, on était obligé de transformer le film en pièce radiophonique. Ce qui, pour les yeux, est évidemment moins fatigant.

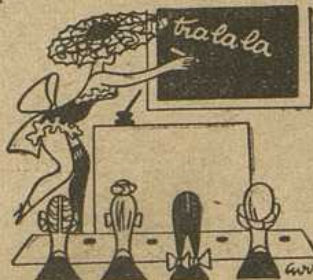
Peu après, on apprenait que nous allions être... refaits de la même façon pour un *Nobel* qu'on préparait en France depuis plusieurs mois.

Et, maintenant, voilà une troisième entourloupette qui se mijotte. Vous savez que Jean Delannoy doit tourner, en octobre, *Le Secret de Mayerling*, avec Dominique Blanchard et Jean Marais, sur un nouveau scénario. Les Américains, eux, ont trouvé plus simple et plus économique de racheter les droits du premier *Mayerling* (Charles Boyer, Danielle Darrieux) qui date de 1935. Et de le recommencer purement et simplement.

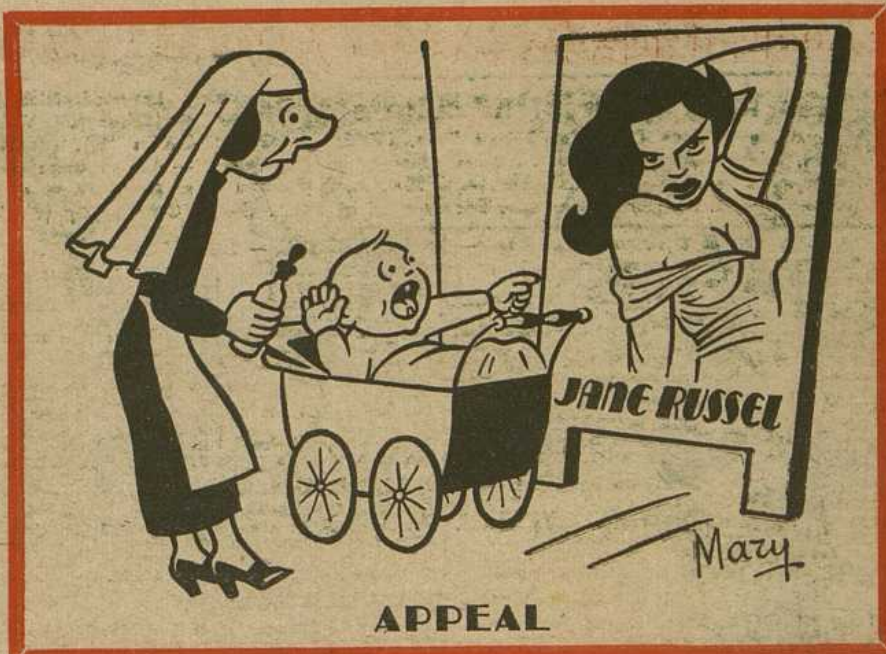
Après tout, ils sont maîtres chez eux, direz-vous. Bien sûr. Mais, ce *Mayerling* là, c'est... en France qu'ils veulent le faire. Avec l'argent que leur rapporte, chez nous, l'exploitation des *Nabouga* et autres *Esclaves du désir*. Qui plus est, une maison française aurait accepté de mettre d'importants capitaux dans l'affaire. Et le film, qui serait, bien entendu, réalisé et joué par des Américains, nous serait présenté doublé ! Étonnez-vous, après cela, qu'on la trouve saumâtre...

## Stars universitaires

**L**A presse américaine nous apprend que Tyrone Power a été choisi pour prononcer le discours de distribution des prix de l'Université de Tampa, en Floride. Notez bien que ce n'est pas en qualité d'ancien élève de ce docte établissement : j'ai minutieusement fouillé le « curriculum vitae » du sympathique jeune premier et n'y ai pas trouvé trace de son passage à Tampa.



Excellente initiative, que l'on ne saurait trop recommander à nos facultés, hautes



écoles et autres distributrices de parchemin. Suggérons :

Pierre Fresnay-M. Vincent au Grand Séminaire.

Suzy Delair et son « tralala » au collège de jeunes filles de Bouffémont.

Fernandel à l'Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort.

Noël-Noël à l'Ecole des Mines (de rien).

Toujours grande affluence d'élèves et atmosphère ardente de travail au Studio d'Art Dramatique de Madame A. BAUER THEROND, 21, rue Henri-Monnier (9<sup>e</sup>) où les cours ont lieu chaque jour de 16 h. 45 à 19 h. 30 jusqu'à fin juillet. Leçons particulières. Chaque samedi présentation d'artistes. ODE 90-94 de 12 h. à 13 h.

Sinoël à l'Ecole d'éducation physique de Joinville.

Marie Dubas à l'Ecole des masseurs (à cause de la main).

Etc., etc.

Au moins, ainsi, l'enseignement, en France, ne resterait plus uniquement théorique.

## J'ai deux grands B...

**S**AVEZ-VOUS que Bernard Blier vient d'avoir une fille ? Il l'a appelée Brigitte. Il avait déjà un fils prénommé Bertrand.

Car Blier tient à ce que chacun, dans sa famille, ait les initiales B.B. Il paraît que ça porte chance. Quel grand gosse, ce B.B. senior.

Tous nos vœux quand même. A la mère et au bébé.

## Croquis à l'emporte-tête

### GEORGES ROLLIN

**I**L a un fort beau visage, tracé d'une pointe plus acérée que ceux du commun mortel : regardez le modelé délicat de son bout de nez spirituel, l'arête de ses joues, la ligne de ses lèvres ; le tout constamment animé d'une jubilation intérieure qui ride l'entour de ses yeux, affleure aux coins de sa bouche, entaille, d'une fossette, son menton. Il ressemble à un poney caressant, nerveux, piaffant, inquiet et crinière au vent.

Il a la spontanéité confiante et le négligé vestimentaire des étudiants qui remontent le boulevard Saint-Michel ; comme eux, il est sujet aux tourments métaphysiques.

Comme eux, aussi, il a l'enthousiasme facile, monte les pièces de jeunes auteurs : Rimbaud, L'Enfant perdu, Le Revolver de Venise ; dirige des acteurs en herbe ; défend, de ses films, celui qu'on connaît le moins : La plus belle fille du monde, de Kirsanof (où il apparaissait en chasseur de papillons multimillionnaire) — ceci avec l'œil candide et la véhémence d'un collégien qui se disculpe.

On me trouve fou, dit-il — il vient d'en donner la preuve éclatante en épousant une femme adorable, Claire Muriel, en vendant sa voiture pour acheter une maison sur la Côte d'Azur, et en ayant un enfant — or, je ne suis pas fou du tout, simplement... un peu inconscient peut-être, mais il n'est personne de plus méthodique que moi. (Le principal de sa méthode consiste à noter des choses sur nombre de bouts de papier qu'il égaré).

Sa carrière est capricante comme lui. Arrivé à Paris sans sou ni maille, il « en a bavé pendant quatre ans ». Enfin on le découvre chez les Pitoëff, dans le rôle du gai, du brillant Mercutio de Roméo et Juliette. On le redécouvre ensuite, dénudé, bien fait et impertinent dans le *Faux Gauvain* des Chevaliers de la Table Ronde. Puis on constate de nouveau qu'il est bourré de talent en le voyant jouer le désinvolte Robert, le voyou du Rendez-vous de Senlis, le Petit Poucet devenu grand dans la pièce de Claude-André Puget.

Quant au cinéma, ses apparitions y sont, de même, à éclipses et transformations, et chaque fois on s'aperçoit qu'il a de la grâce, de la force, de la gentillesse, de l'enjouement, qu'il est très bien en jeune ramasseur de poubelles dans Notre-Dame de la Mouise, en détective doué du sens de l'humour dans Dernier Atout, en Goupi-Cravate dans Goupi-Mains-Rouges, en fol poétique dans L'Arche de Noé.

Quel mal secret l'habite et torture sa carrière ? Celui d'avoir l'âge d'un homme et la silhouette d'un adolescent. Il est de ceux qu'accable une redoutable ressemblance avec l'enfant Rimbaud (personnage figuré par lui, d'ailleurs, au théâtre, avec éclat). Il n'a, pour se défendre de sa taille de très jeune homme, qu'une voix grave, ample, magnifique, plus grande que lui.

LE MINOTAURE.

## ATTENTION

### Êtes-vous un des "heureux cent" ?

Si, dans notre numéro précédent (N° 155), vous avez trouvé page 14, en bas et à droite entre le nom de l'imprimeur et le bandeau où sont inscrits notre adresse et le prix de nos abonnements, le nom de « l'ECRAN FRANÇAIS » imprimé au tampon, présentez-vous, munis de cet exemplaire, à notre Administration, 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>), tous les jours entre 9 heures et midi, 14 heures et 19 heures, jusqu'au samedi 26 juin inclus, et vous recevrez 2 places gratuites pour assister à la présentation-témoin — spécialement organisée pour nos « cent gagnants » — de « Dédée d'Anvers », qui sera donnée le dimanche matin 27 juin à 10 h. 15, dans un grand cinéma parisien.

Dans le cas où il vous serait impossible de passer à nos bureaux, découpez la partie de la page ci-dessus indiquée et adressez-là d'urgence à l'ECRAN FRANÇAIS, 18, rue du Croissant, Paris (2<sup>e</sup>) avec votre nom et votre adresse écrits très lisiblement. Vous recevrez par retour du courrier vos deux places.

Très prochainement, seconde projection-témoin de l'ECRAN FRANÇAIS... Attention !

